

SOULE/ZUBEROA

GÉNÉRALITÉS

Le jour des obsèques les femmes portaient *kaputxina* uniquement, puis pendant toute la durée du deuil au moins. *Mantaleta* des bas-navarrais et labourdins, est inconnue ici. L'usage de la cape est inconnu pour l'homme; *xamarra* est son habit de deuil "traditionnel".

Le mot *jarleku* est, d'une façon générale, inconnu (ce sont des "choses de manex" me disait-on parfois). *Ezkoa* était utilisé partout semble-t-il, et le plus souvent posé à même le sol, sans tapis.

Ces témoignages ont été directement recueillis à Espès, Undurein, Viodos, Garindin et Ainharp (outre les autres villages étudiés).

AIÑHARBE/AINHARP

Il existait un coin du cimetière, à l'écart. On y mettait les enfants morts sans baptême et les suicidés.

BILDOZE/VIODOS

Un témoin ne connaît pas *hil-bidia*. Cependant il me signale un sentier entre sa maison et celle de son premier voisin (sentier: *arteka*); jamais il n'avait été clôturé.

Il me dit que lorsque l'on passait de nuit devant l'église d'Espès, on entendait comme des murmures et on avait peur. C'étaient les *lamiñak*.

Décoration de la chambre mortuaire: on ne mettait rien sur les draps que l'on tendait sur les murs. En revanche on décorait le lit mortuaire avec des feuilles de rameau en croix (2 par 2) soulignant le pourtour du lit.

Le mort était porté en charrette (boeufs revêtus de *behi estaldia* et *begietako*) jusqu'en vue du bourg. Alors les porteurs prenaient le cercueil et l'amenaient, à dos d'homme, jusqu'à l'église.

Convoi funèbre, rôle des voisins, *ezkoa*: comme à Ordiarp.

Monsieur le Chanoine Lafitte a publié de nombreuses observations sur le Pays Basque. Au cours d'une entrevue, j'ai recueilli un certain nombre d'éléments que je pense utile de resituer dans ce contexte (certains sont bien connus).

Hil-harriak désigne le cimetière d'une maison et le cimetière communal. "A l'horros-Olhaiby les fillettes, le samedi, venaient arranger les tombes. J'ai moi-même participé à ce travail. La plus grande fantaisie y régnait. Tantôt on mettait des fleurs, tantôt on ornait les tertres de cailloux blancs ou noirs, en dessinant des sortes de croix, des losanges, des ronds... selon l'inspiration du moment; parfois on effeuillait des fleurs pour "faire joli". On laissait faire cela, sans aucune directive. La benoîte seule nous surveillait; c'est elle en général qui donnait les fleurs".

La sépulture dans une maison s'appelle "*andereen baratzte*"; elle n'est pas en façade, mais sous l'avant-toit latéral, vers le potager. C'est un jardinet de fleurs, contre le mur de la maison.

"Saint Michel de Garicoïtz est enterré assis. J'ai entendu dire que ce genre de cercueil, en forme de chiffre 4, a existé

vers le milieu du XIX^{ème} siècle. Je n'ai pas l'impression qu'il eut un grand succès et qu'il ait été populaire. Il a du être réservé à quelques cas extraordinaires".

Rappelons pour mémoire les deux faits bien connus, qu'il a déjà rapporté par ailleurs et dont il a été témoin:

– Alors qu'il était enfant de chœur à Olhaiby et qu'il faisait partie d'un convoi funéraire, ce dernier transitait par un *hil-bide* qui présentait une profonde ornière, car il avait plu. Le cercueil traversa seul l'obstacle, alors que le convoi se détourna par le champ en bordure. Le propriétaire du champ ne voulait pas que le mort transite par le champ car cela aurait créé une servitude (*hil-bide* étant une voie qui devait rester libre d'accès, sans clôture).

– Pour l'enterrement de son grand-père, les invités mangèrent dans *ezkaratzia* et la famille dans la salle du haut. Le chantre, à la fin du repas, récita des prières; tout le monde se leva. On retira la nappe de la table, chacun s'étant muni d'un verre contenant un peu de vin, on versa ce dernier sur la table; on se mouilla les doigts avec ce vin et on se signa.

DONNÉES COMPLÉMENTAIRES

Monsieur T. Peillen, qui a bien voulu relire des témoignages, apporte quelques données complémentaires sur ce qu'il a vécu à Licq ou à Sainte Engrâce, dans sa famille.

Azken hats: agonie; *azken hatsetan*: en agonie; *azken hatsak*: les agonies. Le bedeau se dit *eliza-mithil* et le sonneur de cloches: *zeiñü-zaiñ*.

La tombe se dit *ziloa* ou mieux *hil-ziloa*; *tumba* (prononcé *thumba*) est le cercueil. *Hilarri*: pierre tombale; *ilherriak*: cimetière familial et communal. *Heyua* est la prononciation populaire de *he(r)ioa*, c'est la personification de la mort (c'est aussi le surnom de l'un de ses voisins). *Hiltzea* est le phénomène de la mort (on prononce *hiltzia*).

En ce qui concerne Licq

Lors d'un décès on teintait en noir les brebis partant pour la montagne (décès de ses oncles Dominique et Baptiste des maisons Elixagarai et Dordorraga). Les barrières et portes de la maison Elixagarai furent peintes en noir [E.1].

Pour l'enterrement d'un enfant, le cercueil est entouré par quatre enfants portant des cierges (Licq, 1940) [C.9].

En ce qui concerne Sainte Engrâce

La coutume de la Toussaint [D.7] existait vers 1945 et après, le curé la fit disparaître.

Egon lekha des souletins [D.13] ne correspond pas avec la sépulture.

Autrefois, dès le décès, on arrêtait toutes les horloges, on jetait toutes les eaux des ferretas et des vases [A.6].

On distinguait bien: *hil-mihise*, le linceul, de *marka-mihise*, le drap d'honneur brodé, placé sur le cercueil [A.12].

Non seulement le mort passait par *zürunbidia* mais également celui qui allait chercher le prêtre [C.1].

La coutume du pain béni fut supprimée par le curé [B.1].

La neuvaine n'a plus lieu neuf jours après mais le premier dimanche suivant le décès [E.3].

Un témoin lui a signalé avoir vu, dans son enfance, un suicidé enterré en position assise.

– Nous avons obtenu çà et là des données qui recourent les témoignages rapportés plus haut. Nous croyons utile de rapporter les précisions suivantes:

B.4 – Dans quelques endroits on enlevait les sonnailles (*xintxak* et *tzintzarrak*) aux animaux, lors d'un décès. A Larrau et Sainte-Engrâce, on recouvre les miroirs. [B.5] On sonne parfois le glas après l'angélus précédant l'enterrement.

B.12 – *Pareta mihisiak*: draps tendus sur les murs.

C.10 – On offre une participation aux honoraires des messes pour les défunts: la liste des donateurs était lue autrefois pendant l'absoute, aujourd'hui elle est affichée à l'église. [C.16] Lors du repas d'enterrement, on mangeait de la soupe, du pain, du fromage, on buvait du vin et du café. On portait du pain et du fromage aux pauvres. [C.18] On enterrait les prématurés et nouveaux-nés morts sans baptême, dans le jardin de la maison.

D. – Dans de nombreux endroits le cimetière se dit: *ilherria*.

E.1 – On faisait brûler *ezko* durant les messes pendant un an: Sainte-Engrâce, Larrau... 3) Dans ces mêmes villages on allait, pendant 9 jours suivant l'enterrement, prier au cimetière; on amenait *ezko*. Aujourd'hui, la messe de neuvaine est souvent anticipée au lendemain.

E.2 – A titre de comparaison voici des données recueillies plus au nord, à Barcus (Informateur: A. Chilo).

A.1 – Parmi les présages de mort: lorsque la sonnerie de l'élévation (*sagar*) coïncide avec celle de l'horloge de la maison. [A.8] Quand quelqu'un meurt de nuit, il faut que personne ne dorme. On fait lever les bêtes, on secoue les ruches.

B.7 – Autrefois on procédait à la levée du corps, dans la maison même, aussi loin fut-elle. Aujourd'hui, en général, on apporte le corps à une maison à l'entrée du bourg; maison qui varie selon le quartier d'où provient le mort. [B.8] Le mort est sur le lit recouvert de *hil mihise*, seule une bande ajourée permet de voir le visage.

C.4 – Le cercueil était porté par des bandes d'étoffe ou des draps pliés; ces bandes sont appelées *lunerak*, elles étaient tissées à cet effet. [C.9] Autrefois également le cercueil était posé à même le sol à l'église, et soulevé légèrement durant l'élévation. [C.20] Pour la mort d'un petit enfant, le parrain portait le cercueil sous le bras; les hommes n'accompagnaient pas le convoi. [C.12] Les femmes n'assistaient pas à l'ensevelissement, elles restaient en prière.

E.1 – Jadis les hommes avaient une grande cape et un chapeau haut-de-forme. [E.5] Autrefois les familles avaient leur place marquée par un tapis noir brodé d'initiales et devant lequel on mettait *ezkoa*. Cette pratique durait 13 mois. On conservait ces objets à l'église, dans un placard, sur le côté de la nef. On honore souvent les disparus d'une maison, ainsi la veille d'un mariage il y a à ce propos *obligazioneko meza*.

AUTOUR DE LA MORT (EN SOULE)

A.9 – Agonie: *agonia*, *azken hats*.

Être à l'agonie, en agonie: *abantxü izatia*; *agonian izatia*; *ezin bestian izatia* (littéralement: être à toute extrémité); *azken hatsetan izatia*.

Sonner pour l'agonie: *agoniaren joitia*.

Mort: *Hil* (adj.); *ber-hil* (mort naturellement); *hil-hotz* (raide mort); *herio*, *heriotze*, *hiltze* (substantif); *phausatzia* (euphémisme).

Mourir: *Phausatzia* (euphémisme); *hiltze*, *zenthü* (de *zentü*; littéralement: basculer dans le passé); *khorpiztü*, *bizia galdü*, *leher egin* (vulgaire: crever); *hil* (s'emploie avec *DA* et non avec *DU*).

Quand on évoque un disparu on dit: *aita zena ama zena*.
Se suicider: *bere büriaz beste egitia*.

Aller annoncer à quelqu'un la mort de quelqu'un: *hil mezützia* (*mezü*: annoncer).

Habiller un mort: *Hil baten beztitia*; *hil baten khabiatzia*.

Fermer les yeux à un mort: *Begien zerratzia*.

Faire une visite: *Ager-aldi baten egitia*; *ikhus-aldi baten egitia*; *sar-jelki baten egitia* (visite rapide); *ikhuskatzia*; *bijitatzia*.

Visiteur: *Ikhusliar*, *ikhusle*.

Veiller un mort: *Bellatzia*.

Mettre en bière: *Kützan ezartia*.

Porter le cercueil: *Kharreatzia*.

Porteurs: *Kharreazaliak*.

Fosse: *Xilo egitia* (creuser); *xiluan ezartia*; *ehortzia*.

Porter la croix mortuaire: *Khürütxe kharreatzia*.

Des faits divers

B.13 – *Hilaren bellatzia*. A Musculdy on se relayait. Jusqu'à minuit, on était en général deux voisins. De minuit au matin il n'y avait qu'un seul ou deux voisins de la même famille. Les veilleurs avaient de quoi manger et boire, café et vin. On veillait en général pendant deux nuits.

Depuis 1967, en fin d'après-midi, il y a une prière collective dans la salle où se trouve le défunt. Cette réunion est dite: *jünta*. On y récite un chapelet entrecoupé de cantiques; tout le monde chante. Tout se déroule en basque.

Le prêtre étant occupé par des cérémonies, il est arrivé au témoin d'animer une de ces prières, à l'occasion de la mort de sa grand-mère de 101 ans. Il souligne que c'est très émouvant; on sent beaucoup de foi.

B.5 – *Zenña*. C'est le glas. On le sonne au village. C'est Anne-Marie Aguer qui a cette tâche: juste après la mort, au début de la messe, en fin de messe et pendant que le cortège se rend au cimetière.

Jusqu'à l'abbé Sallagoity on sonnait le glas trois fois par jour; avant l'angélus (matin, midi et soir, *goizeko* ou *goizanko*, *egüerdiko*, *arratseko anjelüsak thiratü*).

Tout le village était atteint par la perte d'un membre de la communauté. Surtout si la mort avait été jugée injuste ou tragique.

C.21 – *Suicides*

1) Avant 1979

Deux cas se présentent:

– Si on jugeait que le suicidé avait commis un péché mortel: a) en pleine connaissance de la gravité du geste; b) de façon consentante; c) sachant qu'il donnait un mauvais exemple; alors, on allait directement au cimetière, sans pas-

ser par l'église. Cependant le prêtre accueillait le cercueil, en soutane, sans habit liturgique. Il ne bénissait ni le cimetière ni la bière.

– Quand on jugeait que c'était l'aboutissement d'une maladie, ou bien qu'il y avait des circonstances atténuantes, le corps passait dans l'église; il y avait messe et absoute, sans aucun chant. L'accompagnement au cimetière se faisait sans chant, on ne récitait que des prières. Ce fut aussi le cas pour l'abbé Pitchouague, suicidé à Ordiarp en 1971.

2) Après 1979

En 1979 une fille de Garindein mourut à Lourdes, où elle "faisait la saison" dans des circonstances non encore élucidées. Cet accident bouleversa toute la Soule. Sans permission hiérarchique, l'abbé Pierre Harguindeguy prit sur lui de lui faire un enterrement habituel. Il y eut une foule innombrable et une grande quantité de gerbes. Tout le monde fut satisfait qu'elle eût des obsèques solennelles.

L'abbé a eu raison. Depuis on ne distingue plus les suicidés des non-suicidés. Le témoin cite le cas d'un de ses parents, suicidé au village, en 1988. Il eut une messe splendide. Il était infirmier de profession. On a lu le texte de Saint Paul sur la charité (Corinthiens); il y est dit entre autre, que l'amour excuse tout, qu'il ne fait pas porter de mauvais jugements, etc.

C.1 – *Hil-bidiak*. Jusqu'à la mécanisation récente, les corps empruntaient toujours *hil-bide*. Six hommes se relayaient (quatre pour transporter et deux pour le relais). Le cercueil, *hütxa*, était arrimé à deux perches, *hagak*. On le portait à l'épaule, *espaldan* ou *suñian*. On s'arrêtait toujours en chemin lors de longs parcours, dans des maisons données. On se reposait ou bien on se rafraichissait (vin, café...). Mais on ne traînait pas.

Quand la maison n'est pas éloignée du bourg, il n'y avait pas ce type de pause (*phausü* ou *errephausü*) mais on empruntait toujours le même chemin.

B.5 – *Hil-zeñiak*. Au village les femmes âgées ne se souviennent pas s'il y avait une différence entre un mort et une morte, de ce point de vue.

À Mauléon, après la dernière guerre encore, on sonnait ainsi: 8 coups pour les hommes, 6 pour les femmes, 4 et *errepika* pour les anges, c'est-à-dire les enfants de moins de sept ans; ainsi: 8 coups rapides suivis de 8 coups lents et ce, 4 fois de suite. Id pour les femmes, mais 6 coups. Id. pour les anges et *errepika*.

Dans d'autres endroits, on carrillonnait en signe de joie pour l'entrée d'un enfant dans le paradis.

C.18 – Morts-nés. Au tout début du siècle on les enterrait le plus souvent dans un bout de jardin.

Si le petit mort était baptisé, il y avait un office court, spécial. Le célébrant en habits sacerdotaux blancs. Au cimetière il y avait des prières spéciales. On mettait toujours, après, soit une couronne seule, en faïence le plus souvent, soit une couronne, *khorua*, placée à l'articulation des bras de la croix, *khurutxe*, sur le tumulus, *lür*. Il n'y avait pas de pierre tombale. Le témoin cite le cas de sa soeur Julie, morte à deux jours à Bordaxarria. C'est son père qui fit le cercueil et l'emporta sous le bras à l'église. Dans ce cas on n'avertissait que les plus proches parents, pas les voisins.

Le témoin dit qu'on lui a appris que les enfants mort-nés ou bien morts dans leur jeune âge, allaient aux limbes.

B.1 – A Chéraute il y a une coutume particulière. Naguère, dans les années 1880, sa voisine ou son voisin étant mort, un homme, premier voisin, alla chercher la croix mortuaire à l'église; c'était la coutume. Il habitait dans la forêt des Arambeaux. Malgré les recherches et les enquêtes on n'a jamais plus retrouvé ni la personne ni la croix. Depuis, à Chéraute, deux hommes vont chercher la croix mortuaire.

A Musculdy, c'est toujours un homme qui s'occupe de cette croix: la chercher, la ramener, la tenir au cimetière.

C.4 – A Musculdy, l'ordre du cortège funéraire est immuable, c'est celui-là même que l'on a pu voir dans la pastorale "Allande d'Oihenart".

C. – Lorsque le curé de la paroisse meurt (Garindin, Musculdy, Ordiarp...), il y a beaucoup de prêtres et, éventuellement, l'évêque. Chaque maison envoie un représentant. Ce fut le cas en 1971 pour Monsieur l'abbé Pitchouague. Il desservait deux paroisses.

E.5 – Ma grand-mère, née en 1889 et morte en 1989, insistait sur ce point: "on veillait un mort pour ne pas laisser les ezko mettre le feu au plancher, ou à autre chose". Autrement dit, il était impératif que la lumière ne s'éteignit jamais tant que le corps était dans la maison. Il fallait donc que quelq'un surveille. Et à Musculdy plus qu'ailleurs, car en 1911, un cierge laissé sur le rebord d'une fenêtre, dans la chapelle Saint Antoine qui venait d'être construite (1909), a tout calciné.

C.10 – Ainsi, de la maison du mort à l'église un enfant de chœur portait un cierge allumé; c'était le même pour tous. A l'église, il y a deux grands chandeliers, un de chaque côté de la bière, ils brûlaient pendant la messe. C'est ainsi que l'on a oublié le côté symbolique de la flamme: résurrection du Christ et notre propre résurrection "à la fin des temps". Or, en basque c'est bien suggestif, car ressusciter se dit "phiz-tü", le même verbe signifie allumer une flamme; c'est aussi un signe de vie.

B.4 – A la maison, le corps du mort est recouvert d'un drap sur lequel on épingle des feuilles vertes; on met aussi un bouquet de fleurs à côté du corps.

C.12 – Au cimetière, deux voisines mettent de la verdure sur les tumulus, devant tout le monde. C'est un geste touchant, et un symbole (couleur verte); vu encore en 1972.

E. – A l'école communale de Musculdy où j'ai effectué mes études, le directeur, Monsieur Lalanne, nous faisait partir lorsque nous étions enfants de chœur, au moment voulu, quel que fût le cours. Nous ne lui demandions jamais de permission; il prenait les devants. J'admire encore cette tolérance; le curé nous donnait de l'argent.

Gamins, on jouait parfois à cache-cache et à d'autres jeux au cimetière. Autrefois il y avait des croix entourées de fils perlés. On enlevait parfois ces perles. Un jour, à la leçon de morale, le directeur nous expliqua pourquoi nous devons respecter les morts. Il acheva ainsi: vous vous devez de respecter les morts pour des raisons autres que vous apprendrez au catéchisme. Cet homme était un éducateur permettant de faire des liens entre les choses.

E.1 – En 1950 encore, pendant une année jour pour jour, une famille en deuil se distinguait chez les hommes par un

ruban noir sur le revers gauche de la veste. Les femmes avaient un habit noir; elles allumaient l'ezko à l'église pendant un an. Ces hommes et ces femmes ne participaient à aucune fête (celle du village, etc.), n'organisaient pas de fête, repoussaient éventuellement (mais pas automatiquement, il fallait des raisons valables), un mariage, à cette occasion.

C.16 – De tout temps j'ai connu un repas après l'enterrement. Y participaient d'office tous ceux qui avaient été avertis du "*hil-mezü*". Certains venaient de très loin; ce repas n'était pas un "luxe", c'était une nécessité pour pouvoir prendre des forces; c'était aussi une manière de remercier les gens venus aux obsèques. C'était toujours le même menu: potage, viande, légumes, fromage, café et, pour les volontaires, "pousse-café".

C'était le sacristain qui disait inmanquablement le Benedicite et les grâces, lesquelles comprenaient 3 Ave à des intentions ainsi définies: un pour le défunt, deux pour la famille, de communiquer avec une poignée de main, un regard, par un silence. Ce sont des moments uniques qui mettent du baume au coeur. Ils sont indescriptibles, il faut les avoir vécus...

B.4 – Lors de la visite mortuaire, on va directement à la chambre du mort. On trempe le rameau béni dans l'eau bénite qui se trouve dans une tasse, ou une soucoupe; on trace un signe de croix sur le corps tout en l'aspergeant. On récite une bonne prière (dix à quinze minutes), on asperge à nouveau (si on veut). Puis, comme à côté il y a un joli coffret sur de grandes pages de papier, un stylo étant posé dessus, on met son nom, celui de sa maison, éventuellement le prénom; on marque sur la feuille le nombre de messes que l'on donne et on met l'argent correspondant dans le coffret. Le mort est acheminé vers le porche en fourgon mortuaire actuellement; autrefois on le portait à dos d'homme ou bien (s'il venait de loin) avec une charrette (ainsi en 1953, à Musculdy).

C.12 – Autre chose que je ne vois jamais ailleurs: quand la cérémonie est finie, on inhume le corps; la famille reste là, dans l'église, ou bien se retire sous le porche alors que les assistants s'en vont. Une fois le tumulus terminé, les fossoyeurs partis, on récite en famille (au sens large) une dernière prière, au cimetière. Puis, on va au repas que certains appellent "collation".

C. – A Musculdy, je ne connais pas de cas, où la famille se soit opposée à un enterrement religieux.

E.2 – Jusqu'en 1954, au moins, avant les homélies, on publiait les noms de ceux qui avaient donné, combien ils avaient donné et pour qui. Actuellement la famille reçoit du clergé la liste de tous ceux qui ont donné de l'argent pour les messes, pour les fleurs, pour les frais.

Témoïn: A. Agugaray, Musculdy, Février 1991.

BARCUS/BARKOXE

D.1 – Le cimetière entoure l'église paroissiale; il est étendu, à l'image de ce village qui touche 12 communes: Esquiule, Hôpital Saint Blaise, Chéraute, Roquiague, Sauguis, Tardets, Montory, Lanne, Saint Goin, Géronce, Féas, Aramits. Le cimetière se dit *hil-herriak*

– Ce cimetière avait (il en conserve quelque trace) la particularité de présenter un certain désordre dans la disposition des tombes des familles: non alignement, pas d'allée, un semblant d'entassement désordonné; d'où une difficulté, qui existe toujours, pour atteindre et parvenir d'une tombe à l'autre.

D.3 – Jusqu'en 1937 environ, il n'y avait pas de monuments funéraires comme on en voit de nos jours, mais des croix simples portant le prénom, le nom du défunt, la date de son décès et son âge. A partir de cette époque, des tombes familiales à monument frontal, avec l'inscription, en général en basque, du nom de la maison et de la famille (exp: *Potto* (maison) - *Mazeris* (famille)*ko familia*).

– A ces époques anciennes, la décoration des tombes était faite de un à deux bouquets de fleurs naturelles, de la campagne; des fleurs de saison. On les mettait le jour des obsèques. Pour les familles les plus riches il y avait des couronnes artificielles de couleur violette, en perles.

– L'entretien hebdomadaire ou saisonnière de ces tombes, est confié à des familles du bourg, celle chez qui ceux qui viennent de loin à la messe, laissent leurs chaussures du dimanche (C'était surtout des chaussures de femme). Ces familles sont rémunérées par un apport minimum en espèces ou en nature (châtaignes, charcuteries, fromages, etc). Il faut dire qu'au village, certaines maisons sont à 8-9 kilomètres du bourg, d'où ces relations entre maisons. Les maisons du bourg entretiennent pour leur compte leurs propres tombes, ainsi que celles de leur parenté résidant loin du bourg.

D.4 – Jusqu'en 1940 il n'y avait que deux caveaux, au sens moderne du mot. Toutes les sépultures se faisaient en terre. Depuis, les caveaux se multiplient.

D.5 – Je n'ai jamais vu de stèle discoïdale au village. Il devait y en avoir dans les temps plus anciens car on en a mis en valeur, le long du mur de l'église: on les avait retrouvées dans un mur de soutènement.

– Toutes les croix avaient la même forme, certaines étaient plus grandes que d'autres. Elles étaient en pierre.

D.3 – Le terrain occupé par une tombe familiale était fonction de la fortune des familles. Je n'ai jamais entendu dire que ce terrain était acheté ou loué à la municipalité... comme on le fait en ville, par exemple.

D.9 – Le porche de l'église de Barcus est pavé de tombes de prêtres. Cependant, en 1981, le curé a été enterré à l'extérieur, contre le mur de l'église. Témoin et acteur de ce choix, je peux dire que ceci a été fait pour sauvegarder d'une autre façon le respect de sa sépulture et sa mise en valeur.

D.10 – Les croix en pierre, comme les monuments funéraires aujourd'hui, étaient faites par le marbrier de Mauléon, Mr. Dubourdieu et Caillabet; c'est le cas général.

Les premiers monuments modernes (avec une plaque frontale) portaient la croix traditionnelle. Depuis un quinzaine d'années, certains monuments affichent la croix basque.

D.9 – Les enfants morts nés et non baptisés, étaient enterrés à la périphérie du cimetière, dont on disait que la terre n'était pas bénite.

Les enfants baptisés étaient, eux, enterrés dans le terrain de la famille avec une croix de bois blanche.

D.5 – Je n'ai jamais vu de croix de bois sur une tombe. Même pour un mendiant trouvé mort dans un bois et enterré au cimetière, la commune de Barcus lui avait payé, en 1937, une croix de pierre.

D. – On respectait beaucoup le cimetière:

– C'est un lieu de prière, en famille rassemblée aux sorties des messes, avant de rejoindre la place publique.

– Lieu sacré, à ne pas profaner en marchant sur les tombes pour y chercher une pelote qui, passant par dessus le fronton, se perdait dans le dédale des croix.

– Lieu que l'on protégeait, devant le portail d'entrée se trouvait une longue et large grille au dessus d'une fosse, afin que les cochons, brebis, etc. vivant en liberté, ou s'échappant les jours de marché, ne puissent y entrer. Ce système a été bouché depuis une dizaine d'années.

D. – Les jours de Toussaint il y avait une coutume; je l'ai vécue jusqu'en 1933, et je l'ai très mal supportée. C'était le rôle des enfants de chœur. Nous étions quatre, toujours les mêmes. A la sortie des messes de la Toussaint, on allait prier de tombes en tombes avec la famille qui nous donnait deux ou trois sous.

C.6 – Signes extérieurs de deuil

1 – **A la maison:** le 24 juin, jour de la fête de Saint Jean Baptiste, on mettait une croix sur la porte d'entrée principale. A cette occasion, la famille confectionnait une croix de couleur noire ou enrubannée de couleur violette. Ceci la première année, pendant deux ans pour d'autres.

Un souvenir à propos de ces croix sur les portes au-dessus des portes. Je me rappelle qu'enfant, vers 1934-1936, lorsque les premiers et rares touristes en voiture traversaient la route principale du village, intrigués par ces croix, ils s'arrêtaient et m'ont demandé personnellement, à moi, enfant, la raison et la signification de celles-ci.

2 – En public:

a) – Les hommes mariés, veufs et jeunes gens: 1) un brassard noir pendant un an, sur le bras gauche; 2) un ruban noir cousu au revers de la veste; 3) une cravate noire pour les jours de fête et pour les hommes d'un certain rang; 4) le costume noir, celui du mariage, le jour des obsèques; 5) le béret, cela va sans dire...

b) – Femmes mariées, veuves, jeunes filles à l'âge mûr: entièrement en noir.

– Sur la tête, une première voilette longue, nouée sous la gorge.

– Puis, de la tête aux pieds, enveloppant totalement l'ensemble du corps, la fameuse *kaputxina* qui faisait partie du trousseau de la jeune mariée jusque vers les années 1940.

– Seules les femmes d'un rang social prétendu plus haut (fonctionnaires, etc.) à partir de 1925, portaient chapeau ou toque avec voilettes retombant devant le visage, le jour des obsèques, est relevé le temps suivant le deuil, ceci pendant une longue année.

E.1 – De 1927 à 1947 au moins, il n'y avait aucune autre couleur que le noir. Ces grands signes de deuil ont disparu progressivement à partir des années 1960. De nos jours, en principe on met du noir, totalement pour le jour des obsèques, puis, quelques semaines plus tard, apparaît le blanc sur le noir, ou du gris ou une couleur foncée.

Au bout de deux ans minimum, les jeunes veuves cessent de porter du noir. La tenue de deuil a été abandonnée par les hommes en premier, pour la seule raison, sans doute que le costume de leur mariage était devenu bleu foncé/bleu marine, ou d'un joli gris souris. Les jeunes, de nos jours, ont des costumes très diversifiés, inadéquates pour le deuil tel qu'on le concevait.

Pour les enfants baptisés que l'on enterrait à l'église, selon l'expression consacrée: le jour des obsèques, le père et la mère seule avaient le costume de deuil; le jour des obsèques seulement.

C.18 – En revanche, le drap mortuaire, pour un enfant était blanc et la sonnerie de la cloche la plus légère était faite à la volée. On m'expliquait que c'était pour signifier la montée de l'âme de cet enfant au ciel.

E.2 – Pour l'offrande des messes, on a toujours fait ainsi au village, et on continue de le faire:

– Avant les obsèques, on fait l'offrande à la maison du mort. C'est en premier lieu la famille, et le premier voisin marque: 1) une offrande pour l'église paroissiale, 2) une offrande pour les religieuses; 3) un nombre de messes proportionné aux moyens de la famille (5, 10, 20, etc.).

Sur la même liste, toujours à la maison et suivant le degré de parenté (fils, fille, soeur, frère, cousin...), offrande d'un nombre de messes décroissant suivant le degré de parenté.

Ensuite, au fur et à mesure du voisinage, ou des visites rendues à la maison, on offre une "somme d'argent" pour des messes, mais pas nécessairement le prix total d'une messe.

C.10 – Le jour des obsèques, pendant le chant, à l'église, d'une partie (le premier nocturne) de l'office des défunts, avant la messe, le premier voisin se tient à la sacristie et il "prenait" l'offrande de ceux qui participaient aux obsèques. Pour être plus précis, on offrait une offrande par famille.

Si le premier voisin ne savait pas écrire, il se faisait aider. Une fois que la liste est faite, elle comprend les noms et les sommes données. On la remet au curé. Au terme de la messe, avant l'absoute, du haut de la chaire, il la publiait en entier. L'argent était remis également au curé.

Le curé ayant mis à jour sa comptabilité, il remettait à la famille en deuil cette liste pour mémoire.

Pour mémoire... ici, je me permets de noter certaines attitudes ou réactions qui ont marqué mon âme d'enfant qui ressentait dans ces dernières des attitudes d'orgueil ou de jalousie. En effet j'ai été témoin de ceci. Certaines familles demandaient combien avait donné telle ou telle famille, afin qu'elles-mêmes ne soient pas en reste en donnant autant ou à peine un peu plus. Je ressentais au fond de moi-même qu'il y avait là orgueil et autre sentiment malsain. A cette époque là, cette liste n'était pas affichée aux portes de l'église. Les choses évoluent. Jusqu'en 1970 on a continué de la même façon. Jusqu'en 1981, on a fait toujours pareil mais sans faire de référence à la somme donnée. On lisait toujours la liste.

De nos jours, il n'y a pas de lecture publique mais affichage aux portes de l'église: une simple liste nominative. Toute mention à l'argent a, heureusement, disparue. L'offrande des particuliers est de nos jours le prix d'une messe.

E.3 – On dit une messe de neuvaine, soit dans les huit jours, soit plus vite, par exemple s'il y a des parents proches qui sont venus de loin (Paris...).

On dit une messe anniversaire "au bout de l'an". Elle est demandée par les plus proches et annoncée.

E.4 – Les visites sur les tombes

A l'époque, tous les dimanches, à la sortie de la messe, hommes, femmes et enfants se rendaient en famille sur les tombes.

Aujourd'hui encore pour les dimanches mais il y a la messe du samedi soir et le cimetière n'est pas éclairé; peu se hasardent à aller sur des tombes éloignées.

– Réaction personnelle du prêtre: c'est une coutume combien riche que d'aller après la messe sur la tombe si l'on sait que l'Eucharistie est la célébration de la mort et de la Résurrection du Christ et que nos morts sont entre les mains de ce Dieu vivant Récussité... et pour nous qui sommes encore là, pratique de l'expression que nous venons de chanter et de proclamer: "Je crois en la Résurrection de la chair, je crois en la Communion des Saints".

E.5 – Le luminaire lié aux rites des obsèques

A Barcus, aux époques que j'évoque (1927 à 1950), il n'y avait pas de rite de lumière en dehors des obsèques.

Le jour des obsèques:

– Les hommes en deuil, de la proche famille, une douzaine de personnes, prenaient place sur les chaises devant la Table sainte. Avant l'absoute, après la lecture de la liste des messes, le chantre remettait à chacun d'entre eux, un cierge en cire jaune, allumé. Ces mêmes hommes entouraient le cercueil pendant le temps du chant de l'absoute. Devant le cercueil (ceci se fait encore), se tient le premier voisin avec la croix, accompagné de deux autres voisins qui, eux, tenaient deux cierges allumés, qui sont toujours garnis d'un galon noir.

Tous ces hommes, cierges en main, derrière la croix et le célébrant, se rendaient sur la tombe pour l'inhumation. Celle-ci terminée, le chantre "ramassait" les cierges des hommes du deuil et, derrière la croix et les deux voisins avec leurs cierges, revenait à l'église avec le célébrant.

En ce qui concerne les femmes du deuil, elles avaient une place réservée à l'église où elles déposaient, sur une tablette, leur *ezko*. La première voisine les entretenait pendant la cérémonie, les conservant allumées.

Il est dommage que ce signe de foi en la vie éternelle, symbolisé par cette flamme, à l'image du Cierge Pascal, symbole du Christ résuscité, ait disparu, surtout en ce temps où l'on est sensible aux signes liturgiques. Ce signe a disparu mais on n'a pas trouvé mieux...

Avec ces *ezko*, les femmes allaient au cimetière pour l'ensevelissement. L'*ezko* ne servait que le jour des obsèques, jamais pendant le deuil.

A.4 – Le viatique

– Au bourg: l'enfant de chœur, avec une lanterne et une sonnette, précédait le prêtre en surplis qui portait l'Eucharistie aux personnes gravement malades. Passant devant les maisons, il agitait la sonnette pour signifier ce passage mais aussi la participation à une prière.

– Dans les hameaux et jusqu'en 1950: le prêtre en surplis suivait à cheval le premier voisin, lui aussi à cheval.

A.2 – Lors de l'agonie, on priait pour les agonisants.

Le premier voisin venait avertir le curé. On sonnait, gravement, la grosse cloche pour demander aux gens des prières.

A.8 – Annonce de la mort

Le premier voisin, 24 heures avant les obsèques, venait (et vient encore) chercher la croix de l'église, et, la tête découverte, [B.5] à pied ou à cheval, portait dignement la croix près du lit mortuaire. Pendant ce temps, le glas sonnait pendant un quart d'heure, trois coups avec une cloche suivis d'un coup avec l'autre. Dans le cas une femme: deux coups avec une cloche suivi d'un coup.

Dès que l'on entendait le glas, les femmes et les hommes dont les maisons étaient sur le parcours, se tenaient devant leurs maisons pour saluer, en se signant, la croix, et pour l'intention du ou de la défunte.

C.4 – Transport du corps le jour des obsèques

1) Pour les gens des hameaux (en montagne); ils arrivaient à dos de mulet, le curé en tête, également à cheval; le corps était porté sur une charrette jusqu'à l'entrée du bourg. Là, on s'arrêtait. Tout le monde descendait de la monture. On se chausse et on s'habille dans les maisons-relais (celles où l'on conservait les chaussures que l'on mettait pour aller à la messe).

Le cortège traverse le bourg, à pied. Les gens du bourg se joignent peu à peu à lui.

2) Pour les gens du bourg, la levée du corps se fait à la maison, avec le prêtre. Tout le monde se met en route vers l'église, au son du glas et du psaume "Miserere".

Le drap mortuaire

Chaque famille possédait le sien, il faisait partie du lot de linge familial. C'était un drap blanc, avec un entre-deux de dentelle.

Le drap mortuaire noir était fourni par l'église. Il servait sur le catafalque pour les messes de neuvaine et d'anniversaire. Il était différent selon la "classe" de l'enterrement. C'est la famille qui le demandait et payait en conséquence.

A.8 – Les avis d'obsèques

Jusqu'à ces 15 dernières années, on ne mettait pas d'avis d'obsèques dans les journaux.

Avant que le téléphone ne soit installé, un voisin mandaté par la famille se chargeait de faire l'annonce aux proches par une visite (dans les villages voisins), ou par télégramme.

C.16 – Le repas de jour des obsèques

La messe avait toujours lieu le matin.

1) Ceux du hameau faisaient le repas à l'auberge pour les parents, les voisins, le chantre et les fossoyeurs. Le chantre, avant le fromage, imposait le silence, faisait se lever les invités, allumait un cierge et faisait prier quelques instants les convives.

2) Pour ceux du bourg le rite était le même.

A ces époques, à Barcus, l'auberge était le lieu de rendez-vous, après la messe et les jours de marché. C'était l'auberge-café. Parmi les 14 qui existaient au bourg, la moi-

tié assurait également la soupe ou le repas commandé, soit pour les mariages soit pour les obsèques. Chaque famille avait traditionnellement "son" auberge.

Le menu était le même pour les obsèques: bouillon gras de mouton; viande (mouton bouilli avec tomate); fromage; vin; café.

C.17 – Souvent, après le repas, quelques membres de la famille revenaient au cimetière avant de rentrer chez eux.

A.9 – Mourir: pour un proche: "*aita galdu diagu*"; pour quelqu'un d'éloignée: *zenthü*, *heriotü*; pour un animal: *leher-tü*.

B.8 – Le mort était habillé par la famille et les voisins. Les hommes avaient le costume et le béret. Les femmes étaient habillées "en dimanche", en couleur noire, avec une mantille sur la tête. Quelquefois on leur mettait les chaussures.

Heriua est la mort personnifiée; conf. le cantique: *heriua gure ganik orano hürrün dela*.

Au village on connaît aussi l'expression, souletine: *khorpitz da*.

B.10 – La mise en bière est faite par le charpentier avec le voisin. La famille se retire à cette occasion.

B.11 – On place le cercueil soit à la chambre, soit à la salle à manger, soit dans l'entrée (la grange).

B.1 – La croix de l'église est apportée par le premier voisin et on la place à la tête du lit funéraire.

– Jusque dans les années 1925-1950, les femmes venaient seules faire les visites au mort (*othoitz erraitea*).

B.4 – En Soule, les ezko sont portés par les voisins qui viennent faire les visites. Dans la chambre du mort, on trouve l'assiette avec l'eau bénite et le rameau; elle est sur une table recouverte d'une nappe à bandes bleues; on trouve aussi un crucifix et deux cierges qui seront portés par les deux premiers voisins, de chaque côté de la croix portée par le premier voisin.

– Les ezko en cire étaient vendus le jour du marché qui précédait le 2 février, jour où on les bénissait. On vendait, au marché, des ezko sous la forme de rouleaux de cire. On en trouvait également dans les épiceries du village.

C.4 – Composition du cortège funéraire

La croix et les deux cierges marchent en tête; le prêtre en surplis et étole noirs; le cercueil; les hommes; les femmes.

C. – Le prêtre venait à cheval faire la levée du corps, à la maison mortuaire.

– Les gens tenaient à cet acte, à cette présence du prêtre, afin que le défunt ne quitte point sa maison "*kabaleko bat bezala*".

On a fait allusion plus haut aux "maisons des chaussures du dimanche", lieu désigné par le terme "*phausagarria*"; parfois plusieurs familles avaient la même maison, surtout s'il s'agissait d'une auberge.

On y descendait le cercueil et on s'y préparait. Pendant ce temps, le cercueil était descendu de la charrette et placé sur le corbillard à main que l'on poussait et que l'on tirait jusqu'à l'église, puis le plus près possible de la tombe. Les quatre porteurs étaient désignés dans le voisinage du mort. C'était toujours des hommes.

– Dans le cortège, on portait les ezko dans de petits paniers: *ezko zailia*.

C.6 – En ce qui concerne la première voisine, cela dépendait des maisons. En principe, elle était aussi habillée en grand deuil. Avant les obsèques, elle avait préparé le repas funéraire.

– Le premier voisin assurait les soins du bétail.

C.16 – Quelquefois, le charpentier décorait la pièce où allait se prendre le repas. Il la tendait de draps parsemés de laurier ou de "dandina". Si, exceptionnellement, le repas avait lieu à la maison, le charpentier dressait les tables avec des tréteaux et deux longues planches plus des petits bancs.

C.4 – Au village, le convoi funèbre se dit: "*ehortzeta pro-sesionia*" et le repas funèbre, "*kolationia*".

– Les ezko étaient différents par la longueur et par l'épaisseur du rouleau. En temps normal on les gardait dans un tiroir du bas de l'armoire à linge, dans la chambre, en compagnie de deux cierges bénits le 2 février.

Le jour des obsèques, la première voisine portait l'*ezko* de la maison; on l'appelle alors: "*argizaña*".

C.16 – A la fin du repas voici les intentions de prière:

– Pour le repos de l'âme de celui (celle) que nous avons accompagné à sa dernière demeure: 2 pater, 2 Ave, 1 Requiem.

– Pour le repos des âmes de tous ceux qui sont "sortis" de cette maison: idem.

– Pour les âmes du Purgatoire: 1 De Profundis.

– En l'honneur de la Sainte Trinité: 3 Gloria.

– Pour celui qui, d'entre nous, s'en ira le premier: 1 Pater, 1 Gloria.

A la fin on dit: "Que Dieu nous accorde la grâce de nous trouver réunis un jour dans la Gloire du ciel" et on fait un signe de croix, sur soi.

C.9 – Disposition des personnes à l'église

Le deuil des hommes est devant, contre la Table sainte, sur des chaises prie-Dieu que l'on place ici pour la circonstance. Ils sont du côté droit, face à l'autel. En bout de rang, le premier voisin puis la parenté par ordre de lien avec le défunt.

Du côté des femmes, contre la Table sainte, il y a un petit banc pour y mettre les ezko, une tablette. Les femmes sont "classées": la première voisine puis la parente la plus proche du mort, etc.

Le chantre est dans le chœur, il donnera les cierges et les ramènera, comme cela a été dit plus haut. Il sera invité au repas funéraire; c'est lui qui donnait le signal de la prière et qui la dirigeait.

B.14 – Il n'y avait pas d'*Andere serora* au village.

Témoignage de Monsieur l'abbé Jean Menet, natif du village. 1989.

ESPÈS-UNDUREIN/EZPEIZE-ÜNDÜREIÑE

A.1 – Signe que la mort s'annonce: le chien qui aboie "à la mort", de jour ou de nuit; la chouette (*kaheka*) que l'on voit de nuit. Le témoin se souvient des anciens qui disaient que lorsque l'on voyait une pie passer devant quelqu'un et qu'elle montrait sa queue, il fallait rentrer vite chez soi, un "accident" allait se produire.

A.2 – L'agonie: *azken hatsetan*. C'est la famille surtout qui vient faire les visites; les voisins demandant surtout des nouvelles. On prête une grande attention au mourant; on l'entoure. Dans la chambre c'est le silence, on prie mais pas à haute voix. On reste très réservé; on n'est pas démonstratif.

La mort est ressentie comme étant une loi divine.

A.4 – On avertit *lau aizuak* de la fin prochaine. Ces 4 voisins, avec la maison du mort, forment une sorte d'unité. Parmi eux il y a *lehen aizua* (le premier voisin), c'est lui dont les terres touchent celles de la maison; il n'est pas défini en fonction de sa situation par rapport à l'église.

Les 4 voisins se répartissent alors les tâches. L'un va à l'église, chercher le curé, un autre va chercher le médecin, un autre ira, au moment de la mort, acheter le crucifix qui sera mis sur le cercueil et la tombe, un autre va chercher la croix à l'église pour l'amener dans la chambre du mort.

Le prêtre venait porter la communion, précédé d'un enfant de chœur qui agitait une clochette et portait une lanterne. Il ne fallait pas leur parler, ni même les regarder avec insistance, quand on les voyait passer. A cette occasion on ne faisait pas de jonchée (seulement pour la Fête-Dieu).

Pour l'Extrême-Onction, seuls sont présents les membres de la famille, les enfants sont écartés; il y a aussi une ou deux voisines.

Discrétion et repli sur soi caractérisent l'ambiance familiale.

A.7 – C'est une femme en général qui ferme les yeux du mort.

A.8 – La mort est annoncée aux 4 voisins. Autrefois on l'annonçait également aux animaux. L'un des voisins se charge de l'annonce à la famille. En fait les 4 voisins s'arrangeaient entre eux: selon les moyens de locomotion (voiture et cheval), on désignait celui qui se chargeait de l'annonce.

A.9 – Le vocabulaire de la mort: *Johañe hil dūzū* (Jean est mort), *sidūzū hiltzen* (il est entrain de mourir); *hilen dūzū* (il mourra); *sūbitoki hil da* (il est mort subitement). *Badizū sei hilabete hila dela* (il y a 6 mois qu'il est mort). *Erren delakoa Jakobe, leheneko Jakobe, Jakobe zena* (feu, défunt). La mort se dit *hila* et le cadavre *korphitzia*.

– A l'occasion de la mort on n'enlevait pas les cloches aux animaux (on n'enlevait pas non plus une tuile du toit), on mettait de la paille pour les empêcher de tinter.

B.2 – A l'occasion de la mort, les voisins s'arrangent entre eux; les gens de la maison mortuaire ne font rien, il sont pris en charge (c'est du repos pour les femmes alors!).

B.4 – Dès l'agonie on entre-bâille les volets; on n'aime pas mourir dans la clarté.

Les pendules ne sont pas arrêtées. Les voisins couvraient les glaces de la chambre du mort. On pouvait utiliser alors ces linges blancs à deux bandes bleues (*lonjeak*). On tend des draps (*pathe-mihisi*) sur les quatre murs et on les décore avec des feuilles de rameau épinglées par deux, en croix. On met aussi de petites branches de buis.

Dès que l'agonisant était mort on le recouvrait de *hil mihisia*, drap blanc avec une grande croix de dentelle (en entre deux). On pouvait aussi mettre ce drap contre le mur, au dessus du lit.

Sur *hil mihisia* on met aussi, de chaque côté par exemple, des feuilles de buis ou de rameau; jamais de fleur. Dans certaines maisons on ne mettait pas cette verdure, on ne mettait rien.

Dans la chambre du mort il y a: le crucifix de la maison; un cierge de chaque côté du mort (cierges bénits à la Chandeleur); une assiette ordinaire avec de l'eau bénite et une branche de rameau ou de buis pour bénir le mort, lors des visites, enfin, la croix de l'église que l'on pose sur le mort.

Les visites étaient surtout faites par les femmes, chacune apportait son *ezko*. On exposait aussi *ezkoa* de la maison qui restait allumé. Les voisines allumaient aussi leurs *ezko* le temps de la visite.

B.5 – C'est le premier voisin qui va annoncer la mort à la benoîte. *Andere serora* sonne alors le glas après avoir allumé son *ezko*. Elle sonnera tous les jours, après l'angélus, jusqu'à ce que le mort quitte sa maison, et pendant l'enterrement. La sonnerie diffère selon que le mort est un homme ou une femme; pour un enfant la sonnerie est très rapide.

En fait, il y a une sonnerie spéciale pour annoncer la mort qui vient de se produire: série de trois coups lents et rapides pour la mort d'un homme, série de 2 coups lents et rapides pour la mort d'une femme.

Le glas était donné comme on vient de le voir, mais également; le jour des obsèques, quand le curé partait de l'église, pour accompagner le cortège funéraire; arrivé à l'église le glas cessait et une sonnerie spéciale accompagnait l'entrée du mort dans l'église.

On ne sonnait jamais la cloche de nuit.

Glas: *hil zenia*.

B.6 – Dans la maison du mort on parle le moins possible. On ne sortait pas, même si c'était dimanche, on n'allait pas à la messe.

B.7 – Ce sont les voisines qui font la toilette du défunt. A l'homme, on lui mettait son costume de mariage, à la femme sa plus belle robe. Dans le lit, le mort a la poitrine et le visage découvert. On ne lui attache ni les mains ni les pieds. On lui met un chapelet dans les mains et, parfois, un morceau de rameau.

B.10 – La veille de l'enterrement, il est mis dans le cercueil qui est aussitôt refermé.

C'est le charpentier qui a fait le cercueil et qui y met le mort dedans. Il vient avec un aide (ouvrier, apprenti) ou, éventuellement, un voisin. De nos jours c'est lui qui porte le mort au cimetière, car il a une camionnette.

Le cercueil est exposé sur deux tréteaux, dans une pièce du rez-de-chaussée dont les murs sont tendus de draps non décorés par de la verdure.

On y pose un crucifix, acheté à cet effet et qui sera mis sur la tombe, par la suite. On dispose à côté, cierges, assiettes, eau bénite et rameau, *ezko* sur une chaise.

B.13 – De l'agonie à l'enterrement on accompagnait le mort, il ne restait jamais seul. Les voisins, hommes et femmes, veillaient la nuit; mais pas les gens de la maison, ils allaient se reposer. On priait, on pouvait se restaurer (hors de la chambre). De nos jours on tend à grouper toutes les visites et les clore en fermant le cercueil.

B.14 – *Andere serora* n'intervenait pas dans les maisons.

C.1 – Il ne semble pas exister de "*hil-bide*", de chemin particulier pour conduire les morts à l'église. Mais il y a *eliza bidea*, le chemin classique (au bourg) pour aller à l'église, conduire le mort.

Le prêtre, même aujourd'hui, va chercher les morts dans toutes les maisons des divers quartiers. On ne faisait pas de jonchée pour le passage du mort.

C.3 – Pas de rite avec le feu.

C.4 – Le convoi funèbre: en tête, celui qui porte la croix. C'est toujours un homme. En principe c'est le premier voisin. Ce peut être un homme âgé, ou un ami que la famille désigne. Suivent: le curé et les enfants de chœur, puis le mort. Viennent ensuite la famille en deuil, hommes en premier si le mort est un homme, ou femmes en premier (les voisines ne viennent pas, elles restent à la maison pour s'occuper du repas qui va suivre), puis vient le reste de la famille et les voisins et amis. De nos jours, si on vient en voiture, l'ordre du cortège tend à se reconstituer lorsque l'on pénètre dans l'église. Le cortège était sur deux files.

Les porteurs de fleurs se placent devant la famille: gerbes et fleurs sont portées par les hommes si le mort est un homme, par les femmes, dans l'autre cas. Les quatre premières voisines portaient le drap mortuaire, dans le convoi, derrière le mort. Les jeunes et les enfants n'allaient guère aux enterrements.

Toutes les femmes de la famille, proches du mort, amies, voisines, portaient *kaputxina*. Les hommes portaient leurs costumes de mariage (ils étaient noirs) avec une chemise blanche, puis une cravate noire, plus tard. Les femmes avaient des gants noirs (*esku mantuk*) que l'on se portait: il ne fallait pas voir la peau.

Entre les deux guerres, environ, apparut un corbillard que l'on tirait à la main.

Quand on croise un cortège funéraire on marque un temps d'arrêt, on se signe.

C.6 – Les vêtements de deuil:

Hommes: le témoin n'a pas souvenir du temps des amar; elle ne se rappelle que du costume de mariage, sans brassard ou autre signe.

Femmes: ici la situation est plus complexe, il faut distinguer trois vêtements au cours du temps.

– *Kaputxina*: c'est le plus ancien, il était régulièrement porté jusqu'à l'entre deux guerres. Jusque là c'était le vêtement du grand deuil et pour aller aux obsèques, pour toutes les femmes qu'elles soient jeunes ou non.

Les jeunes femmes le mettaient également pour les messes durant la première année du deuil.

Les femmes âgées, à la différence des jeunes, le jour des obsèques, tiraient sur le bord de *kaputxina* pour se cacher complètement le visage; elles allaient alors la tête baissée pour voir juste le peu d'espace où elles mettaient les pieds pour marcher. Par la suite, ces femmes âgées gardaient ce vêtement toute leur vie, chaque fois qu'elles allaient aux offices.

– *Mantalina*: existait avant 1930, mais marquait un changement de génération. Les jeunes l'utilisèrent et abandonnèrent *kaputxina*, que seules les femmes âgées continuèrent de

porter. Ce vêtement, qui existait vers 1930, était utilisé par la jeune génération, pour aller aux offices et pour le deuil, on pouvait se le prêter (alors qu'en principe chaque femme avait un *kaputxin* qu'elle conservait dans l'armoire de la chambre à coucher).

Kaputxin était fait d'un drap épais de bonne qualité, qui n'était pas doublé. *Mantalina* pouvait être: de crêpe, à l'occasion d'un deuil; de dentelle épaisse, non doublée, que l'on vendait à Mauléon.

– *Mantilia*: c'est la petite mantille légère qui remplaça peu à peu *mantalina* et qui est de moins en moins portée (au moins par l'actuelle génération). A l'origine on l'utilisait surtout pour les offices du dimanche.

C.5 – Autrefois il y avait relativement peu de fleurs et de gerbes. Les gerbes étaient faites à la maison du mort par les voisines; c'était un travail de ferme. On faisait une forme en bois (le charpentier pouvait fournir deux bâtons assemblés en croix), là dessus avec des liens, on attachait, comme on pouvait, *ezpela*, *berdura*, *erramia* et on y piquait des fleurs; du lis en particulier car il y en avait dans beaucoup de maisons. Ces fleurs étaient amenées à la maison par les voisines.

Gerbes et fleurs étaient posées près du cercueil, à l'église; on les mettait ensuite sur la tombe.

C.7 – Le cortège ne marque aucun temps d'arrêt.

C.9 – Organisation dans l'église.

Dans l'église d'Espès, il y a 2 allées latérales, pas d'allée centrale: harmonium, banc des filles préparant la communion; derrière elles, les bancs des filles non mariées (parfois jusqu'à 25 ans, au moins); il n'y avait pas d'association à caractère religieux ici, comme les "enfants de Marie", etc., on n'était pas du tout porté à cela dans ce pays. Lorsqu'une fille se mariait elle s'achetait une chaise, faisait mettre ses initiales (le père de mon témoin étant charpentier, avait fait pour sa femme des initiales en clous dorés) et rejoint les femmes de sa nouvelle maison, à leur emplacement (qui n'a pas de nom spécial, le mot *jarleku* est inconnu ici, à la différence du pays manech). Lorsqu'une femme meurt, on laisse sa chaise quelque temps et si elle n'est pas utilisée par une remplaçante on la remise au fond de l'église ou on l'emporte à la maison. Dans la nef, chaque femme occupe l'emplacement de la maison qu'elle représente. Au fond, près de la corde de la cloche, la femme qui fait office d'*andere serora*, a sa chaise.

C.8 – Les bancs des garçons jusqu'à la communion; alors, ils allaient rejoindre les hommes à la galerie. Ces derniers avaient plus ou moins leurs places réservées ou plutôt habituelles; ils y tenaient moins que les femmes à la leur. Seul, un peu à l'écart, le chantre; il se plaçait assez près des filles car ce sont ces dernières qui chantent le plus aux offices.

À l'occasion d'obsèques la disposition va changer.

Ici se placent les femmes du grand deuil (*doluko familia*) et la première voisine. Cette dernière se charge en particulier de surveiller la combustion des *ezko* disposés autour du cercueil et mis là par les voisines, avant les obsèques. Ces *ezko* sont: celui de la maison, ceux des voisins et amis en particulier de ceux qui sont en deuil (*doliak dienek*). Il y avait également 4, 6 ou 8 cierges, selon la richesse du mort.

Les autres femmes se plaçaient en fait un peu n'importe où et pas nécessairement à leurs emplacements habituels;

on n'y accordait pas d'importance dans ces circonstances là. *Andere serora*, ou celle qui en fait office c'est l'emplacement du cercueil (à Undurein également on met le cercueil un peu à droite, pas exactement au centre de l'église).

Sur les bancs des garçons, les hommes du grand deuil, de la famille et les voisins. Les autres rejoignent *xantria* à la tribune.

Le porteur de croix, autrefois au moins, restait un peu à l'écart des autres hommes; il se plaçait au milieu de l'allée, derrière le cercueil.

Enfin, aux époques anciennes on ne voyait guère d'enfants aux obsèques.

De nos jours la disposition des participants, dans l'église, demeure inchangée.

Le cortège funéraire a par contre subi des modifications. Récemment, pour un mort proche de l'église, le curé marchait en tête, avec les enfants de chœur, suivait le mort dans une camionnette (d'un membre de la famille), avec les gers, puis la famille en deuil, en voiture. Les autres suivaient à pied ou en voiture. Arrivé à l'église, le premier voisin est allé chercher la croix et a pénétré en tête dans l'église.

De même, autrefois, après la cérémonie, on allait embrasser la veuve surtout, et des proches du mort. Maintenant le curé remercie l'assistance au nom de la famille, ou cette dernière fait part de ses remerciements par voie de presse (par "Le miroir de la Soule", par exemple).

Ce moment du deuil a été beaucoup simplifié.

C.9 – Le cercueil est mis sur un catafalque et recouvert d'un drap noir bordé de bandes blanches.

C.10 – De nos jours, on fait une offrande soit pour des fleurs, soit pour une messe; autrefois c'était différent:

On venait à la maison du mort, où on disposait une table et une chaise sous le porche (*kalostropin*), là, avant les obsèques, on donnait l'argent à un voisin ou à une voisine. Cette personne inscrivait au fur et à mesure (sans ordre préférentiel), le nom de la maison et le nombre de messes données par chacune. La liste était donné au curé qui la lisait, à la fin des obsèques, en citant les familles, ou les maisons, et le nombre de messes correspondant. Puis la liste, qui, un temps fut affichée à l'église, était remise à la famille.

Les parents, soeurs, frères et oncles donnaient le plus de messes, celles-ci étaient en général chantées. Les autres, voisins, amis et parents éloignés donnaient en général une seule messe ordinaire. On donnait aussi des parts de messe, selon ses possibilités financières. La famille donnait quelque chose pour l'église (elle continue de faire ce don sûrement, amis, on ne peut pas toujours le savoir car actuellement cet acte n'a plus un caractère public). Chez les gens riches, le mort laissait de l'argent pour dire des messes.

C.10 – Pas d'offrande de nourriture pour les obsèques. On ne portait pas non plus quelque chose à manger à la maison du mort. On brûlait *ezkoa*: autour du cercueil le jour des obsèques, pour les messes de neuvaine et d'anniversaire ainsi que pour toutes les messes offertes. Seules les femmes s'occupent d'*ezkoa*.

C.11 – Pas de confrérie lié à la mort, au village.

C.12 – Ensevelissement: le témoin a connu les deux cas. Soit la famille assiste à l'ensevelissement, soit elle reste dans

l'église: on met le corps dans la fosse et on vient alors la chercher; elle se rend alors à la tombe.

C.13 – Les premiers voisins creusaient la fosse. Ils respectaient alors un cycle pour mettre les morts dans des fosses différentes d'un même *hil herri*. En fait une famille proche du cimetière semblait au courant des cycles à respecter dans les divers *hil herri* du cimetière: à Undurein les premiers voisins de l'église étaient au courant.

C.14 – On met le mort, la tête contre la croix.

C.15 – On revenait à la maison mortuaire à peu près dans le même ordre qu'à l'aller.

C.16 – On revenait à la maison pour le repas: *kolazionea edo ehortzeko aphaila*. Ce premier mot n'est utilisé qu'à cette occasion.

Prennent part au repas: la famille, les 4 voisins; le charpentier, le curé, le chantre, les enfants de chœur. En outre, si l'on veut remercier telle ou telle personne par exemple, on l'invitait en particulier; l'invitation se faisait par une femme comme par un homme.

Composition du repas: poule (que les voisins plumaient la veille) et tomate. Il n'y avait pas de légume. Le pot-au-feu est arrivé plus tard; après la guerre on a mis du rôti. Ils étaient précédés de bouillon au vermicelle et suivis de fromage et de café. On buvait du vin. Ces repas étaient de petites fêtes, en dépit de la douleur des familles; ils s'achevaient souvent dans un certain désordre. A la fin du repas le curé ou, un voisin, disait une prière et quittait la table; les convives restaient.

Ces repas attiraient beaucoup plus de monde autrefois que de nos jours; alors, qu'à l'inverse, de nos jours il y a beaucoup plus de monde qui assistent aux obsèques, les moyens de transport sont plus nombreux.

A cette occasion, les bohémiens venaient mendier et on leur donnait à manger bien volontiers.

Au début, les repas se faisaient *ezkaratzian*, c'est à dire dans la grange ou dans la borde, dont on avait tendu les murs de draps blancs non décorés de verdure (à la différence des noces). Puis on est allé au restaurant. De nos jours on revient à la maison mais le repas est beaucoup plus simple: saucisson, pâté de la maison, vin, fromage et café.

C.17 – Pas de rite spécial quand on revient de l'église, avant de participer au repas. La famille mange avec les convives, dans la même salle. Les convives ne sont pas placés dans un ordre particulier.

C.18 – Il y avait, ailleurs (?), un endroit spécial dans le cimetière, contre le mur de l'église, réservé aux petits enfants morts sans baptême mais pas à Undurein. Le témoin n'a pas entendu dire qu'on les enterrait dans le jardin des maisons.

C.21 – Se suicider: *bee büia bestegin*.

C.22 – La famille est enterrée dans son *hil herri*. Pas de conflit.

Le cimetière appartient à la maison. Si celle-ci était vendue, il était vendu avec, et les nouveaux propriétaires y étaient enterrés. Les anciens ne pouvant rien revendiquer.

C.23 – Il ne semble pas que les *hil herri* et les emplacements à l'église soient disposés au hasard. Ils semblent "regroupés par quartiers".

C.1 – Le cimetière, comme celui d'une maison, se dit *hil herria* (gue *hil herria*). Il contient 2 à 5 fosses et monuments correspondants. Actuellement on les réduit en taille et on ne met qu'un seul monument (croix le plus souvent, avec, comme autrefois, le nom de la famille, plus rarement celui de la maison). Il y a une grande croix au milieu du cimetière.

Les cimetières étaient sans végétation, pas de haies. Seuls quelques rosiers sur le pourtour et un petit rameau à l'entrée. Au début du siècle le père de mon témoin avait planté un cyprès contre son *hil herri*; il a été supprimé depuis.

Derrière les croix des tombes on mettait (et on met) fréquemment un rosier. Le cimetière de la maison de mon témoin était, à l'entrée du siècle, délimité par un grille en fer forgé, avec un petit portail (probablement exécutée par le forgeron du village), sur laquelle courait une plante grasse que l'on taillait régulièrement. Ça faisait une sorte de haie. 3 ou 4 cimetières étaient dans ce cas; on a peu à peu fait supprimer ces clôtures.

Certains autres cimetières étaient délimités par une haie basse, de buis, que l'on taillait régulièrement. Mais tout cela était affaire de goût; il n'y avait aucun lien entre cette décoration et la richesse des maisons. De même il n'y avait pas de lien entre la taille d'un *hil herri* et le rang social de la maison correspondante. Un observateur étranger ne pouvait pas, à la seule vue du cimetière traditionnel, reconnaître les maisons les plus riches du village.

Le cimetière ancien était moins net que l'actuel; il n'y avait pas de désherbant pour bien délimiter *hil herri* et allées.

D.3 – Décoration des tombes.

Quelques uns peignaient les croix en blanc et les lettres en noir. Les tombes étaient entretenues tous les samedis au moins, par les enfants, en particulier par les jeunes filles. Elles désherbaient les abords des tombes, les ratissaient et faisaient des dessins les plus fantaisistes. Ici le goût de chacun s'exprimait sans limite; il y avait même une sorte d'émulation, chacune cherchait à être originale, dans la mesure où elle le pouvait.

On mettait bien en relief les monticules de terre et on les décorait avec *berdūra* et des fleurs coupées que l'on piquait dessus pour faire des sortes de dessins. On mettait aussi des fleurs au pied de la croix, dans un récipient; on attachait un bouquet, avec du fil de fer, à l'intersection des branches de la croix. Les fleurs utilisées provenaient du jardin; autrefois on utilisait surtout; *dahlia*, reines marguerites, lilas mauve. Il n'y avait pas de couleur préférentielle, ni de fleur particulière.

La personne faisant office d'*andere serora* ne s'occupait que des fleurs de l'église; elle n'avait rien à voir avec le cimetière qui était aux femmes des maisons.

D.4 – De nos jours on a supprimé les tumulus de terre sur les tombes. On a fait des caveaux modernes, mais à ras du sol, et sur leur surface on met le plus souvent du gravier.

D.5 – Il y a quelques stèles discoïdales préservées par le curé et utilisées "en décoration". Il y a des croix de pierre (*kütxiak*), quelques croix en fer et, autrefois, des croix de bois (probablement pour *bohamiak* qui n'étaient pas enterrés dans un endroit spécial, mais avec tout le monde).

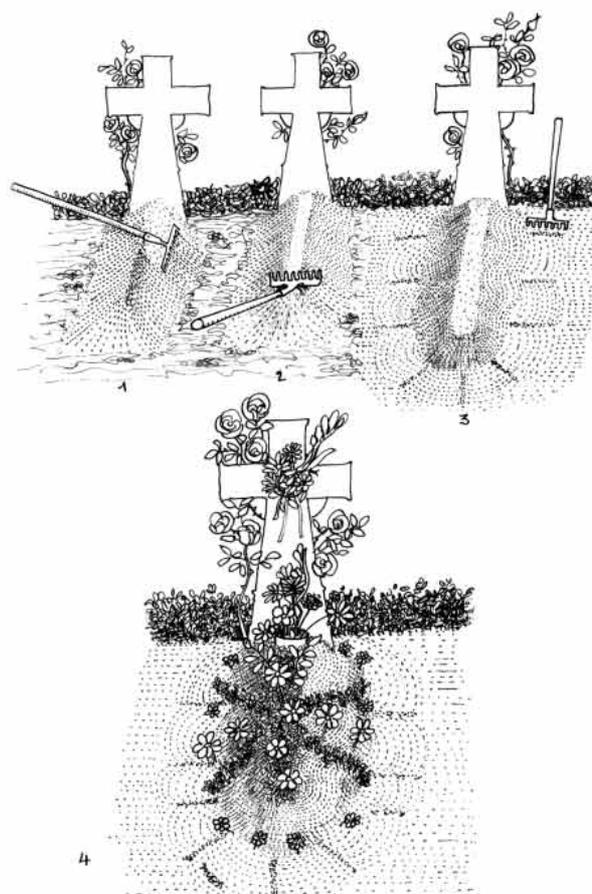


Fig. 30. Décoration des tombes. Espès-Undurein (S).

Il n'y avait aucune marque spéciale, sur le sol de l'église, à l'emplacement des femmes des maisons.

D.7 – On accrochait sur les croix du cimetière des croix de perles achetées le jour des obsèques. On disposait, à cette occasion, gerbes et bouquets, sur le tumulus en faisant une sorte de décoration (selon une croix par exemple). A partir des années 1950 il y eut une affluence de beaucoup (trop) d'objets dont on a souvent du mal à se débarrasser (pour ne pas froisser les susceptibilités).

A la Toussaint, les décorations des tombes étaient plus soignées que de coutume, en ce sens que l'on piquait de nombreux petits chrysanthèmes sur les tumulus (et un bouquet sur la croix). Chaque maison cultivait, en prévision de cette fête, ces fleurs pour les morts. On en donnait à ceux qui n'en avaient pas. Les tumulus étaient alors densément fleuris (surtout sur l'axe longitudinal du tumulus) selon les goûts de chacun.

D.8 – Pas de monument funéraire particulier réservé à telle ou telle catégorie sociale de mort.

D.9 – Sous le porche de l'église il y a des tombes avec croix, stèle discoïdale et plate-tombe.

D.10 – Les croix étaient achetées à Mauléon.

D.13 – Le terme *jarleku* est inconnu. Lorsque l'on veut parler de l'emplacement d'une maison à l'église, là où se mettent les femmes, on dit *lekhia* (hala nola: *Baskaneko le-*

khia, emplacement de la maison *Baskaenia*, nom de la maison de mon témoin).

Fig.5: le travail d'une jeune fille, le samedi, sur une tombe du *hil herri* de sa maison (*thumba* a le sens général de "tombe". Dans un premier temps, après avoir désherbé on refaisait un tumulus bien en relief -"pointu"-; puis on aplanissait le sommet et on faisait des stries selon sa fantaisie (zigzag, ondulations, fragments de cercles, sortes de petites vagues, etc). On décorait alors l'axe central du tumulus, puis les côtés, avec *berdüra* (*ezpela eta erramaia bakarrik*), sur ce fond on piquait des fleurs coupées. On n'utilisait pas de cailloux pour faire des dessins. Cette figure (contrôlée par le témoin) représente un état vraisemblable.

E.1 – *Dolü handia* est le grand deuil; il durait deux ans, au moins. A l'extérieur on s'habillait tout en noir; on ne portait pas de blanc. Les femmes étaient toutes en noir. A la maison on s'habillait de noir si possible (bas, foulard), mais on ne disposait pas toujours de toilette en conséquence; on gardait toujours les tabliers noirs et blancs par exemple.

Les hommes mettaient un brassard au bras droit, puis, vers l'entre-deux guerres, un ruban noir sur le revers de leur veste. Certains veufs âgés le conservent de nos jours. Ils mettaient une cravate noire.

On portait ce grand deuil pour un ou une épouse ou pour des enfants, et réciproquement.

On n'allait pas au bal, les hommes n'allaient pas au café, si possible.

Lorsque l'on avait mis sur la porte d'entrée une croix faite avec des épis de blé, pour la Saint Jean, on lui mettait un crêpe noir.

Le demi-deuil (*dolü erdia*) durait 6 mois environ. On ne faisait pas de toilette spéciale; on n'est pas assez riche pour cela. On se contentait de mettre moins de noir, c'est tout; un peu de blanc, du gris.

Les enfants ne portaient pas de signe de deuil, semble-t-il.

E.3 – Messe pour le défunt: les obsèques, *bedeatzürrena*, 9 jours après: on allait à la messe avec les vêtements de deuil et on se plaçait dans l'église comme pour les obsèques. On disposait un catafalque avec le drap noir par-dessus. En semaine, à 7 ou 8 heures, avaient lieu les messes, selon l'emploi du temps du curé. Y assistaient les femmes et les enfants, avant de partir à l'école. Les messes chantées étaient célébrées les dimanches, fixés en accord avec la famille et le curé.

Urthebüikomeza se célèbre un an après la mort. Le grand deuil y allait avec les habits de deuil, etc. (même type que pour la neuvaine mais on pouvait ne pas se mettre sur les bancs de deuil, on allait alors à sa place habituelle).

E.4 – Les visites sur les tombes sont essentiellement faites les dimanches, après la messe. La veille, les femmes ont arrangé les tombes. Les visites sont assez rares en semaine. On n'est pas très démonstratif.

E.5 – *Ezko* était régulièrement utilisé jusqu'à l'entre-deux guerres.

Au village il n'y a qu'un type d'*ezko* et un placard à l'église pour les ranger, mais on peut les apporter chez soi, à la maison.

Ezko se compose ainsi: un panier rond, fin (ce ne semble pas être du travail fait par des bohémiens), qui est généralement très ancien car les femmes se le transmettaient de génération en génération. Certains le recouvraient de tissu noir, parfois ils y mettaient de la dentelle froncée, sur tout le pourtour, par coquetterie mais aussi par souci de piété. L'*ezko* proprement dit est une longue mèche enroulée selon un cylindre; on l'achetait à Mauléon.

La famille l'allume pour les messes célébrées pour ses morts. Mais lorsque quelqu'un mourrait, que l'on était voisin ou proche, on allumait aussi son *ezko* à l'occasion des messes célébrées pour ce mort. C'est une sorte d'hommage qu'on lui rend ainsi.

Ezko était posé par terre ou sur une chaise voisine, si possible. Il n'y avait pas de tapis sous la chaise pour l'y poser.

E.6 – Il y avait des histoires de revenants, mais qui étaient toujours tournées en dérision. Il n'y avait pas de crainte particulière à leur sujet ni de récit approprié.

Le père de mon témoin ne parlait jamais de la mort. Pourtant c'est lui qui faisait les cercueils et mettaient les gens dedans (le charpentier actuel reçoit des cercueils déjà faits mais continue à y mettre les morts dedans), c'est lui qui prêtait planches, tréteaux et bancs pour les repas d'obsèques. L'important c'est la vie qui continue.

Témoin: Madame Lafleur. Espès.

ETCHEBAR/ETXEBARRE

A.1 – Le témoin n'a pas entendu parler de "signe annonciateur de la mort". Lorsque le chien hurle la nuit c'est que la mort est déjà là et a fait son oeuvre.

Quelle attitude avait-on vis-à-vis des jeteurs de sort? Arrivé à un "certain point", certains demandaient la visite du curé et s'arrangeaient avec lui. Rares étaient ceux qui ne demandaient pas ce type de visite. On pouvait effectivement mettre la mort sur le compte d'un jeteur de sorts (*behagilia* ou *belagilia*).

Note: arrivé à ce point nous avons fait le tour d'êtres mythiques peuplant les mentalités.

– *Lamiña*: c'est une personne qui fait des "coups en douce" en laissant toujours des traces quelque part. C'est une personne qui fait des malices "ni vue ni connue".

– *Basa jauna*: c'est un personnage de carnaval. C'est un célibataire, quelqu'un d'un peu "endiablé". Il est plus grossier que *lamiña* et se montre quand "il fait ses coups". Il tire des sorts mais oralement; par exemple il disait à un tel: "tu vas te casser une jambe en rentrant chez toi, si tu bois". Si ça se produisait, on disait alors "*Basa Jauna* l'avait bien dit!

– Le témoin connaît aussi Tartaro: c'est une personne bourru, semble-t-il

A.2 – L'agonie se dit *azken hatsak*, ou *azken hatsa* ce qui est presque pareil. On ne sonnait pas de cloches; on n'ouvrait ni ne fermait de fenêtre.

La famille entoure le mourant; mais ce sont surtout les femmes qui l'entourent car c'est elles qui ont l'habitude de le laver et de lui donner des soins. Lors de l'agonie on voit les femmes surtout qui prient, bien des fois elles avaient le chaquet!

A.9 – *Eihua* ne s'emploie guère pour une personne; ce mot a un sens quelque peu vulgaire. On l'utilise dans un contexte péjoratif, comme pour jeter un sort; à la limite même il a le sens d'une injure. "Tu vas attraper la mort (*eihua*)", dirait-on à un jeune qui chahute, mais on ne le dirait pas à une personne âgée.

Hila: le mort.

Hiltzia: la mort en tant qu'extrême limite. C'est, en fait, la période juste avant l'acte de mourir, le temps de l'agonie, quand la mort vient et l'accapare. On l'emploie par exemple dans un contexte d'accident imprévu: "c'est une mort (*hiltzia*) imprévue pour un jeune".

La mort l'a emporté: *hiltziak ereman dik*, cette expression est connue.

Hil da: il est mort.

Heriotzea: mot inconnu qui n'éveille aucune idée.

Gorputzia: le corps vivant et le cadavre.

Subitoki hil da: il est mort subitement.

Les temps de la mort:

– Il va mourir, ce n'est pas sûr: *horek ezтик lūzak bizi*; on utilise donc une image pour dire cette idée. De la même façon, pour dire: "il va mourir, c'est sûr", on dira qu'on ne le verra pas longtemps.

– Il est en train de mourir: *hiltzen ari duk*. *Hil* n'est utilisé que lorsque l'on voit la mort effectivement se produire. Sinon on utilise des allusions.

A.3 – Le mourant montre des signes d'une mort prochaine: il perd l'appétit, il perd de ses forces. La famille guette son visage, regarde ses yeux, est attentive à sa façon de répondre.

A.4 – Lorsque les derniers instants sont proches, par l'intermédiaire du premier voisin, le curé et le médecin sont avertis. Le premier voisin accompagne le prêtre portant le viatique, avec ou sans enfant de chœur.

A.7 – Lit-on le visage du mort?. Pas spécialement. La première personne qui entrait dans la pièce ou qui assistait à la mort, fermait les yeux du mort. Ce n'est pas spécialement une femme qui fait cela. Dès la mort, on avertit le premier voisin.

A.8 – L'enfant était-il tenu à l'écart de la mort? Oui, on les tenait à l'écart. Mais ils venaient dans les cortèges funéraires qu'ils aient fait ou non la communion.

Après l'enterrement il n'y a aucune rupture pour l'enfant, il reprend sa vie dans la maison "comme si de rien n'était".

L'enfant pouvait-il voir le mourant souffrant? Oui, il fallait qu'il aille le voir, sauf si son état était susceptible de l'impressionner, dans ce cas on écartait l'enfant. On sait que la vue de l'enfant est un réconfort pour le mourant, c'est aussi une compagnie. A cette occasion, on ne regardait pas si l'enfant avait fait ou non sa communion et les filles étaient traitées comme les garçons.

On ne parlait pas de la mort devant les enfants. Quand il y avait un grand malade à la maison on lui disait qu'on allait le perdre un jour où l'autre mais on ne lui disait pas qu'il allait mourir.

L'enfant devait découvrir plus ou moins la mort par lui-même. Par exemple, une bête était souffrante ou mourante?.

On ne voulait pas que l'enfant la voit, on ne le laissait pas aller la voir.

Pour la tuerie du cochon, dès 6-7 ans, l'enfant venait; on le tenait à l'écart tant que l'animal n'était pas saigné. Après, on le laissait faire ce qu'il voulait, l'enfant apprenait ainsi le corps de la bête.

A.9 – La messe d'enterrement: *hil-meza* ou *ehortzeta meza*.

Zena: s'emploie pour quelqu'un d'aimé; un voisin, un père (*aita zena*), etc.

Ehortzeta signifie les obsèques (on ne l'utilise pas au pluriel).

B.1 – *Lehen aizua* est uniquement défini par sa proximité par rapport à la maison de référence; il peut être devant ou derrière, peu importe. Il n'y a aucun autre repère qui joue (chemin, église, étendue des limites communes, etc). Il y a quelques 25 maisons au village.

Bigarren aizua est défini. C'est la maison la plus éloignée après celle du premier voisin. A nouveau il n'y a que la distance qui intervient à tel point que vis-à-vis de son second voisin mon témoin est *lehen auzo*. L'expression "*bigarren auzo*" est d'emploi courant.

– On utilise également l'expression *hirugarren aizua* (troisième voisin). Sa maison est encore plus loin que celle du second voisin.

– Par la suite, on ne distingue plus de degré dans le voisinage et les autres voisins sont appelés *aizuak*. Ce terme désigne le voisinage au sens large, sans pouvoir "préciser" le nombre de maisons. En fait, dans *aizuak*, on trouve les trois voisins dont on vient de parler plus un quatrième s'il n'est pas trop éloigné. Les porteurs de cercueil seront recrutés parmi ces *aizuak*. On ne prend pas nécessairement un homme dans chacune car il peut y avoir des indisponibilités ou quelqu'un au *cayolar*, etc.

Lehen aizua désigne la famille du premier voisin.

– La mort venue, les gens viennent faire des visites au mort et à sa famille. On ne portait pas de cadeau (*hunkigarr*) spécial à ce moment là, ou alors c'était très rare. En fait, on portait *hunkigarria* quand on allait (homme ou femme) faire une visite au malade et on portait quelque chose en fonction de son état. On lui portait quelque chose qu'il puisse manger. Autrefois on portait des pruneaux d'Agen, du chocolat, du café, du sucre, du vin (car autrefois on faisait du cidre dans les maisons).

En temps normal on ne se faisait pas de type de cadeau entre voisins; on pouvait le faire pour la parenté. Ce cadeau ne créait pas de lien de réciprocité: celui qui pouvait le faire le faisait, celui qui ne le pouvait pas était bien reçu quand même.

B.4 – A la mort on entrebailait les volets. On ne faisait rien d'autre (pas de pendule arrêté, de tuile enlevée, de cloche enlevée aux animaux...). On n'avertissait pas les animaux. Vers 1950 on cachait les glaces, avec des linges, dans la chambre du mort uniquement.

Le lit où est le mort n'était pas décoré par de la verdure. Le mort est recouvert d'un très beau drap brodé, seule sa tête est visible.

On ne mettait pas de drap sur les murs, mais on faisait une séparation avec des draps, comme pour resserrer l'espace autour du lit. Comme la nuit, on veillait, on "refermait" cet espace avec les draps.

Y avait-il de la lumière pour accompagner le mort? Toujours. On avait des grands rouleaux de cire que l'on coupait et, avec cela, on faisait *ezkoa* qui brûlait tout le temps dans la chambre. On gardait de cette cire à la maison ou, si on n'en avait pas, un voisin nous en donnait. *Ezkoa* ne servait que pour les morts et on la faisait bénir avant de s'en servir.

Les cierges de la Chandeleur par exemple, pouvaient servir pour s'éclairer si on était pris au dépourvu. Mais on n'utilisait jamais *ezkoa* pour cela. Dans la chambre du mort il y avait l'*ezko* de la maison et ceux des voisins venus pour la visite. Celui ou ceux qui était là (il y avait toujours quelqu'un pour accompagner le mort) s'occupai(en)t des *ezko*.

Dans cette chambre il n'y avait ni lampion ni cierge.

– Sur un des murs près de la maison, on mettait un drap que l'on appelle "*hil-mihisia*"; c'est comme un signal pour dire que quelqu'un est mort dans la maison. C'est un drap ordinaire.

B.6 – Tant que le mort est à la maison on ne sort guère, sauf pour s'occuper des bêtes. Souvent le voisin venait s'en occuper, tout dépend des relations.

B.10 – Hormis la confection du cercueil et la mise en bière, le charpentier ne joue aucun rôle ici. On lui commandait le cercueil, par l'intermédiaire du premier voisin. Il le faisait, il n'en avait jamais d'avance. Il l'amenait à la maison. Il mettait le mort en bière avec le premier voisin; la famille assiste rarement à cet acte. Le travail fini, il laissait la porte de la chambre ouverte et se retirait. Il laissait le cercueil ouvert et revenait le fermer le soir ou le lendemain matin, jour des obsèques.

B.8 – La toilette funéraire est surtout faite par les voisines, la première et la seconde; si elles sont courageuses, car les moins courageuses ne venaient pas et se faisaient remplacer. Quelqu'un de la famille pouvait assister mais ne touchait pas le mort. Un homme aidait les femmes à manipuler le corps, à raser l'homme.

L'homme est habillé avec son costume de mariage par exemple. Il n'avait jamais de chaussure, même pas dans le cercueil. On n'attache ni les mains ni les pieds du mort. Parfois on lui mettait le béret sur la tête. Faisait-on des commentaires à ce propos? Jamais, la discrétion est de rigueur; on garde ses impressions pour soi.

Une femme avait parfois choisi son vestiaire. On lui laissait les bagues seulement. Lui mettait-on des chaussures et des bas? Ce n'était pas utile, les robes étaient longues autrefois.

La toilette consistait surtout à laver le visage avec de l'eau et du savon. Il n'y a aucune anecdote ni aucune "pratique" à ce propos.

B.5 – On sonne le glas (*hil zenia*). C'est le premier voisin qui demande au sonneur (une personne âgée) de le faire.

Le mort a été mis en cercueil enveloppé dans un drap, un coussin sous la tête.

B.9, B.11 – On ne mettait pas d'objet, semble-t-il, dans le cercueil. Le matin des obsèques, le charpentier venait descendre, si besoin, le cercueil et le fermait. Ceci au village car dans les hameaux, le cercueil était posé par terre dans la chambre et il partait directement de là.

Sur le couvercle certaines familles posaient *ezko* allumé, pendant un moment.

B.13 – On veille le mort. Quatre personnes au maximum font cela, sinon deux. Pas de relation entre le sexe des veilleurs et celui du mort. Ce sont surtout les femmes qui veillent de jour comme de nuit. Un mort n'est jamais laissé seul. Des amis et voisins venaient aussi. La nuit ce sont surtout les premiers voisins qui viennent.

C.1 – Il n'y a pas d'*eliza bidia*; ce terme désigne le chemin des Rogations où il y avait une croix. Les morts ne passaient jamais par là.

Il n'y avait pas de chemin propre à une maison ou à un groupe de maisons ni à un "quartier". Le terme *hilibidia* n'existe pas.

– On ne faisait pas de jonchée devant la maison d'un mort. Le curé n'allait pas chercher les morts dans toutes les maisons. Il pouvait attendre à l'entrée de l'église ou alors il faisait un bout de chemin avec les enfants de chœur, à la rencontre du convoi. Dans ce dernier cas, il amenait la croix de l'église que quelqu'un du convoi ramenait à l'église.

Au bourg, le curé allait chercher les morts dans toutes les maisons.

C.4 – C'est la levée du corps, le sacristain connaît la distance entre la maison et l'église; il sait quand le curé est parti. Il sonne et c'est ce signal qui provoque le départ du cortège. Le convoi se forme sur deux rangs.

Pas de pratique au départ de la maison.

Le cercueil est mis sur un support confectionné avec des bâtons longs. On attache le tout sur un cheval, assez loin de sa tête (à cause des coups éventuels). Le propriétaire de la bête la guide à travers les sentiers qui étaient plus ou moins en pente, entretenus... tout cela a changé maintenant.

Les gens suivaient le cheval à pied. Arrivé près de l'église, le cercueil était mis sur une charrette jusqu'à arriver à l'église. Arrivés à l'église, les hommes chargeaient le cercueil dans un brancard de bois qui servait également de catafalque, et le convoi pénétrait dans l'église, ainsi constitué:

– En tête la croix de l'église portée ou non par le sacristain.

– Le mort porté par ses voisins; le premier voisin pouvait en être mais c'est rare car le jour de la messe il fait la fosse au cimetière avec un autre,

– Le curé suit avec les enfants de chœur.

– la famille, hommes et femmes mélangés. La première voisine est avec les femmes; elle portait l'*ezko* de la maison dans un grand panier, avec des cierges, qu'elle couchait dans le panier, et qui étaient donnés par des voisins, par respect pour le mort; on appelait cette voisine "*argizaña*". Les autres premières voisines ne viennent pas; elles restent à la maison pour préparer le repas; en fait les mères déléguaient leurs filles. Derrière le cercueil marche l'épouse, pour un homme; les plus proches du mort sont tout à fait devant mais on ne cherchait pas à faire de classement.

– Suivent, les invités et amis, avec eux se trouvait le chantre. Cette partie du cortège est très courte.

Une femme enceinte pouvait faire partie du cortège.

Avant de partir de la maison, on attendait que toute la famille soit arrivée. La famille rentrait dans la maison, s'ils étaient en bon termes avec les gens de la maison et s'il y avait assez de place pour tous. Les cousins pouvaient rentrer aussi. Dans la maison on trouvait aussi des voisins, les autres attendaient dehors.

On portait des cierges allumés; selon le sexe du mort des filles, ou des garçons les portaient. S'il n'y avait pas assez d'enfants, on mélangeait les sexes en mettant les garçons d'un côté du cercueil et les filles de l'autre. Ces cierges étaient en nombre pair ou impair et ce nombre variait, il n'était pas fonction du "rang" de la maison.

Arrivé à l'église, ces cierges étaient mis dans les chandeliers, car les enfants ne les portaient pas dans des chandeliers. Théoriquement ces cierges partaient allumés, de la maison.

C.5 – Il y avait toujours quelque gerbe. Une femme la faisait en tressant de la verdure. On ne mettait pas de fleur particulière ni de couleur particulière; on prenait les fleurs les plus jolies dont on disposait.

Pour un enfant, si la saison le permettait, on faisait une gerbe blanche.

Quand on croisait un cortège, on s'arrêtait, on gardait le silence et on se signait. Les hommes enlevaient leur béret.

B.1 – Le premier voisin, ici comme dans beaucoup d'autres endroits de Soule, n'allait pas chercher la croix de l'église au moment de la mort pour la porter dans la chambre du mort. Le jour des obsèques le sacristain ou n'importe qui d'autre, attendait à l'entrée du cimetière, aux grilles, avec la croix de l'église. Le mort entraînait précédé de la croix.

C.6 – Les vêtements de deuil:

L'homme mettait son costume noir ou bleu marine (celui du mariage), il avait une cravate noire, pas de gant.

Il allait tête nue, le béret à la main; certains avaient un chapelet. Les femmes avaient des gants noirs, des bas noirs et un sac à main. Elles portaient *kaputxina* sans pour autant chercher à cacher le visage de façon particulière. De toutes façons, ce vêtement cachait le visage de la femme de telle sorte que si on voulait la voir, il fallait se mettre de face. Les femmes qui portaient une mantille, au lieu de *kaputxina*, ne cherchaient pas non plus à cacher leur visage. Toutes ces femmes ont dans les mains des petits chapelets noirs spéciaux pour les obsèques.

La première voisine n'avait pas nécessairement *kaputxina*, si elle était jeune, elle mettait une mantille, comme pour aller à la messe.

Dans le cortège qui ne comprend pas la famille, seules les femmes âgées avaient *kaputxina*. Les femmes ne portaient pas d'*ezko*.

Il n'y avait pas de *kaputxin* spéciale pour les enterrements; les dernières ont été portées dans les années 1960.

C.7 – Le convoi se dirigeait droit à l'église.

C.8 – Le témoin n'a jamais entendu parler de pleureuses.

C.9 – Le convoi entre dans l'église.

Les bancs du catéchisme restent en principe inoccupés, mais tout dépend du nombre de participants.

Le cercueil est laissé sur son brancard, à même le sol; il sert de catafalque. Les femmes et les hommes de la parenté se placent de chaque côté du cercueil, séparément mais les hommes ou les femmes pouvaient se mettre tantôt à droite, tantôt à gauche. La première femme allait à droite? Toutes les autres suivaient et les hommes se mettaient à gauche et inversement.

Existait-il un ordre dans la disposition des femmes? Les chanteuses se regroupaient; l'épouse se met en bout de rang, près du cercueil, les autres femmes se classent d'après la parenté. C'est la première voisine qui classe les femmes; il n'y avait pas de benoîte à Etchebar. C'est elle qui veillait à ce que les gens se mettent comme il faut à l'église. Elle même se plaçait vers le milieu de l'église après avoir déposé devant la table sainte, ou devant la famille, les cierges qu'elle portait. C'est le sacristain qui s'en occupe par la suite. [C.10] On met quatre cierges, devant le cercueil, deux à droite et deux à gauche, allumés, séparés du cercueil pour que le prêtre puisse passer.

L'*ezko* de la famille est allumé également, ainsi que les cierges de l'autel. Sur le cercueil on pose un drap noir, le même pour tout le monde; il a des dorures, des galons et des pompons. Il sera enlevé à la fin de la messe et ne sera pas amené au cimetière.

Les hommes sont de l'autre côté de la nef, la famille est avec les quatre porteurs mais, souvent ces derniers se mettaient au fond pour laisser la famille seule.

Les autres hommes montent à la galerie.

Dans la nef il y a les autres femmes. Elles sont placées comme elles veulent; on ne fait pas attention aux chaises ce jour là. A ce propos on ne parle pas de "*jarleku*" ici.

Pas de tapis noir sous les chaises; on n'apportait pas *ezko* au cimetière après l'ensevelissement.

C.12 – La famille assiste à l'ensevelissement.

– On reconstitue le convoi pour ensevelir le mort.

Le mort est mis en fosse. On prend une poignée de terre et on la jette; celui qui a la pelle la tend à chaque participant, celui qui veut prend ainsi de la terre. Si c'est l'époux qui est mort, c'est le premier voisin qui prend la poignée de terre et la tend à l'épouse pour qu'elle la jette.

Il n'y a pas de condoléances.

C.13 – Respectait-on un délai avant d'enterrer un mort dans une fosse déjà utilisée? Oui on l'a toujours fait. Ce délai est de 20 ans au moins. S'il y avait des morts rapprochées, le voisin qui faisait le trou, s'arrangeait sinon un voisin prêtait un emplacement dans son propre cimetière. Parfois le corps restait définitivement chez ce voisin.

C.14 – Le mort est mis en terre, la tête contre la croix.

C.16 – Il y avait un repas dans la maison. On mangeait à l'étable aménagée, car il y avait beaucoup de monde. Chez notre témoin voici comment cela se passait. Sa maison étant loin de l'église il n'y avait pas de bonne route pour y aller; beaucoup de maisons étaient dans ce cas. Il y avait alors pour ces maisons, des maisons du bourg qui prêtaient leur étable pour cela. Cette pratique était entrée dans les moeurs de telle sorte que pour une maison donnée c'était pratique-

ment toujours la même maison qui était sollicitée. On ne posait même plus de question; on savait que pour le repas on allait à telle maison.

On mangeait dans *ezkaratza*. Les murs étaient tendus de draps, sans verdure ni rien, c'était "pour faire propre". L'homme de la maison, le jour des obsèques, se levait un peu plus tôt que de coutume et s'occupait de cette décoration, avant d'aller à la messe. Qui fournissait les draps? Un peu tout le monde; ce sont les premier et second voisins qui les collectaient. Parfois même c'était l'homme de cette maison qui les collectait lui-même. Tout dépendait des relations entre les familles.

Le curé était invité au repas par tradition. Il venait souvent; il en était de même pour le chantre qui faisait souvent office de sacristain.

Ce repas s'appelle *hil bazkaria*. On emploie moins souvent le terme *kolazionia*, bien que ce mot évoque toujours un repas d'enterrement. Il avait lieu le midi ou l'après-midi si le curé était pris pour d'autres cérémonies.

C.15, C.17 – Pour se rendre à ce repas, on quitte le cimetière sans reconstituer un cortège. On revient en silence ou en parlant très silencieusement.

Les invités obligatoires sont les parents, les voisins *aizuk* et plus parfois, ça dépend en quels termes est la famille avec les gens. Beaucoup de choses entrent en jeu ici; on n'invite pas "comme ça". Par exemple on peut être voisin sans l'être effectivement. Il suffit de faire partie d'un même cayolar. Et comme on était du même village, ça crée des liens.

Note: un berger mort dans un cayolar est immédiatement descendu dans sa maison. Il n'y a pas de rite particulier dans le cayolar.

Le repas était un peu un "repas de fête".

Celui qui "savait", commençait une prière avant de manger. On priait à l'intention du mort; en principe on donnait "Agur Maria" accompagné de quelques commentaires du genre: si on est tous réunis aujourd'hui là, c'est parce que on a beaucoup de peine et que l'on pense à X... alors on va lui donner une dernière prière". A la fin du repas on ne faisait pas toujours de prière. Dans les familles croyantes ça se faisait. Elle était alors très courte. Son intention était celle d'un au revoir pour le mort.

Priait-on pour le premier de la table, qui allait mourir? Le témoin est choqué par la question il répond: "non, pas du tout! Pas de superstition! Il ne fallait pas parler de ça". On ne faisait pas de prière pour les âmes du Purgatoire, etc., et on faisait un signe de croix sur soi, normalement.

– Le menu est le suivant: une soupe de tous les légumes (pas forcément avec de la poule); mouton bouilli avec de la sauce tomate (le témoin fait remarquer qu'il ne manquait que les piments!). Il signale également qu'autrefois on ne savait pas faire rôtir la viande); fromage et café; pas de liqueur ni de dessert. Vin rouge.

Si c'était un vendredi: morue et patates bouillies.

– On ne faisait pas brûler de feu devant la maison au retour des obsèques.

– Les enfants morts sans baptême étaient mis dans le cimetière familial, sans que le curé dise de messe.

C.19 – Pour la mort de jeune, les jeunes ne s'habillaient pas de blanc.

C.18 – Dans le cas de la mort d'un enfant, les adultes portaient le cercueil et les enfants faisaient partie du cortège; ils se mettaient là où ils voulaient, personne ne leur disait rien.

C.21 – On a connu un suicidé. Il a été enterré normalement avec cortège, messe, etc. Il faut dire que c'était quelqu'un de très connu et le curé se devait, aux yeux de tous, de l'enterrer comme tout le monde. Personne n'aurait supporté qu'il en fut autrement, "ça aurait été la révolution"; le curé se devait de plier. Il l'a fait. Se suicider: *bere bürüz beste egin*.

On considérait le suicide comme un malade? C'est difficile à dire; on ne jugeait pas, du moins officiellement; chacun interprétait et, de toute façon, on en parlait très peu.

D. – Le cimetière se dit *hil herria*; là, chaque famille a son cimetière qui est composé de deux à trois fosses par maison, selon l'importance (numérique) qu'ont eu les maisons dans le temps.

E.1 – Deuil: *dolüa*; demi-deuil et grand-deuil n'existent pas, ce ne sont pas des expressions utilisées.

Le deuil se portait comme ailleurs; pour un enfant, le père ou la mère pouvaient porter le deuil un certain temps.

E.2 – La messes d'enterrement se dit *hil meza* ou *ehortzeta meza*.

E.3 – Le lendemain des obsèques on dit une petite messe avec les proches parents et parfois des voisins; cette messe n'a pas de nom.

Ensuite il y a *bederratzi urruneko meza*, puis *urtheburuko meza*.

Dans ces messes le défunt n'est pas associé à d'autres défunts; c'est la famille qui donne ces messes.

On offre également des messes. Avant ou après la messe d'enterrement, un homme ou une femme, voisin de la maison, recueille l'argent à l'entrée de l'église. Cette personne est installée sur une petite table; elle écrit au fur et à mesure les noms des donateurs. La liste est remise au curé.

On ne faisait pas d'offrande de messe lors des visites au mort.

La liste était lue par le curé, en chaire, sans ordre; il lisait "comme ça venait". Il n'affichait pas cette liste.

5 – Il n'existait qu'un seul type d'*ezko* sous forme d'une cire enroulée sur elle-même. Le témoin ne l'a jamais vue mise dans un panier.

On pouvait faire brûler l'*ezko* dans la chambre d'un malade, c'était alors pour l'éclairer. Lorsque l'*ezko* était allumé pour un mort, cette lumière a alors une valeur "religieuse".

L'*ezko* était conservé à la maison et ne brûlait que dans la chambre et à l'église. On ne le faisait pas brûler les jours d'orage.

E.6 – Existait-il des histoires sur *arima erratiak*? On en parlait mais de deux manières. Il y a ceux qui en parlaient sincèrement et ceux qui en parlaient pour rire. Peu à peu, avec le temps, les esprits ont été moins marqués par ces histoires.

Arima erratia sert parfois à qualifier quelqu'un qui a fait une malice, quelqu'un de vivant. C'est quelqu'un qui fait des

"petits coups" et qui ne veut pas se plier à la manière de vie de tout le monde. On emploie cette expression pour rire.

Arima erratia n'est pas un revenant mais c'est quelqu'un qui a: "comme le diable...". Il n'y avait pas, à vrai dire, d'histoire sur *arima erratia* mais il y avait toujours quelque farceur qui pouvait se distinguer...

Les vieux n'avaient aucune crainte vis-à-vis du cimetière; aucune histoire à ce propos.

Témoignage recueilli auprès de Monsieur P. Irigoyen d'Etchebar. Ces témoignages se rapportent à des faits ayant eu lieu jusque vers les années 1950-1960. Actuellement il y a beaucoup de changements, en particulier: au niveau du cortège, du transport du corps (qui se fait dans la fourgonnette d'un voisin) mais des pratiques persistent conformes à la coutume décrite plus haut.

B.12 – Note

La salle où est exposé le cercueil, avant la levée du corps était décorée de draps qui la fermaient pour en faire une sorte d'enclos. Ces draps étaient en tissu grossier; ils servaient toujours à couper une pièce, ils n'étaient pas réservés à la mort uniquement. Certains étaient décorés, parfois. Il n'y avait pas de drap spécial parmi eux.

MUSCULDY ET SAINT JUST IBARRE/MUSKILDI ET DONAIXTI IBARRE. ENQUÊTE N° 1

1° – A Musculdy: le premier voisin est la première maison qui se trouve sur le chemin qui conduit à l'église. C'est le voisin qui avertit le curé et choisit avec lui le jour de l'enterrement ainsi que l'heure de la messe. Il va également prévenir le charpentier que la maison a choisi, pour faire le cercueil. Lors de la mort, les voisins se réunissent à plusieurs car il faut très vite 4 à 5 voisins pour creuser la fosse au cimetière. Il fallait aussi prévenir les familles et donc mobiliser beaucoup de personnes car il fallait partir à pied ou à cheval, les bicyclettes étant rares alors.

Un voisin faisait la fosse avec un autre et les autres avertissaient.

Eliza serora nettoyait l'église et tirait l'Angélus, trois fois par jour, ainsi que le glas pour les enterrements.

Il y avait un sacristain (*giltzaiñ*) il allumait les cierges avant les messes et il les éteignait; il faisait la quête. Il distribuait le pain béni qui était fourni par les maisons, chacune à leur tour. Il coupait ce pain en petits carrés et le distribuait.

En 1925-1927, on servait du vin à ceux qui étaient devant la porte, le jour des obsèques, et qui attendaient le départ du convoi pour se joindre à lui. Lors de la levée du corps, le prêtre arrivait avec le *giltzaiñ* qui portait la croix.

Le cortège se formait spontanément, la famille se mettant devant.

Il n'y avait pas de *mantaleta* pour les femmes, au village, en ce temps là. Elles avaient des *kaputxin* qui les couvraient de la tête aux pieds.

Celui qui avait les moyens, achetait une couronne de perles pour les obsèques, sinon il n'y avait rien comme "décoration".

Le charpentier n'avait ici aucun rôle particulier.

L'*ezkaratza* n'était pas décoré pour exposer le cercueil.

Les voisins qui restaient à la maison et n'allaient donc pas à la messe des obsèques, préparaient quelque chose pour les parents et invités.

Après le repas et la prière, on faisait un petit signe de croix normal. Au retour des obsèques, on faisait un petit feu devant la maison. On s'y arrêtait devant et chacun avait une pensée, différente à coup sûr; c'était un grand moment de silence.

2° – A Saint Just: il y a une grande décoration de l'*ezkaratza*. On faisait des fleurs et des couronnes, avec ce qu'il y avait dans la maison. Les cierges étaient décorés avec du papier blanc sulfurisé que l'on découpait comme pour faire des guirlandes. On leur mettait un ruban noir avec un joli noeud. On en mettait ainsi 4 à 6 tout autour du cercueil, dans des chandeliers.

Le cortège se fait spontanément; la famille se place d'elle-même derrière le cercueil. Les autres suivent.

Au retour des obsèques, on faisait un feu devant la maison.

Le repas qui suivait était arrosé de vin mais sans autre alcool.

La première voisine était *argizaiñ*. Elle avait les *ezko*. Le témoin dit: "Cette *argia* était faite avec la cire des abeilles".

Comme à Bunus, les femmes avaient *mantaleta* et les hommes un brassard au bras droit.

C'est à l'église, et non à la maison, que l'on recueillait l'argent des messes. Actuellement lors des visites on peut laisser l'argent à la maison, mais on continue de le recueillir à l'église.

Pas plus maintenant qu'autrefois on ne portait de "cadeau" lors de la visite chez le mort.

Lorsque le charpentier met le mort dans le cercueil, la famille sort de la chambre après avoir fait une dernière prière.

Actuellement, pour la levée du corps, monsieur le curé et le charpentier arrivent pratiquement en même temps. Tout le monde va à l'église en voiture. C'est le charpentier qui prend les fleurs et couronnes ainsi que les souvenirs que l'on offre... et que l'on offre beaucoup.

Il fallait quatre hommes pour porter le mort sur un brancard qu'ils confectionnaient à cet effet. Si le chemin était trop long, ils changeaient de côté pour soulager leur épaule. Si la maison était trop éloignée où s'il y avait des pentes dans le chemin, on amenait le mort sur une charrette tirée par des vaches.

Enfants, on nous disait qu'il ne fallait jamais dire: "Que le démon t'emporte!". Le démon avait une heure à laquelle il avait beaucoup de pouvoirs. En fait ses pouvoirs variaient selon les heures.

"Mon mari racontait l'histoire d'une jeune fille de Beyrie-sur-Joyeuse qui avait été emportée par le démon. Elle a évoqué: "*Salbatore bortükoa othoi salba nezazu!*", et elle avait été déposée là. Son camarade domestique lui avait dit: "Que le diable t'emporte!" et elle avait été emportée, paraît-il, avec un *burdin aitzur* (sorte de fourche en fer). Est-ce vrai? Mon mari disait toujours que pendant les années et des années, les cierges de Beyrie-sur-Joyeuse portaient et que la messe

la sacristie. Peut-être est-ce lui qui informe le sonneur de cloches qui fait donner le glas funèbre, quand le décès a lieu dans la journée.

– Avec le *bigarren aizo*, il revient à la maison mortuaire, et, avec la famille du défunt, ensemble, on voit quels sont les parents et proches à avertir. En fait, c'est la famille (quand elle le peut) qui dresse la liste des personnes frappées par le deuil. Les deux premiers voisins se partagent les noms de cette liste et avertissent les familles. Actuellement ils le font par téléphone, le plus souvent. On dit alors qu'ils vont en "*hil mezúz*" (de *mezütü*, annoncer), et non "*mezaz*", comme on l'entend parfois.

Les personnes ainsi averties vont obligatoirement: aux funérailles, à la collation qui suit, sauf raisons très graves.

La famille voit aussi, avec ses deux voisins, quels sont les hommes et/ou jeunes hommes, au nombre de quatre, qui transporteront le cercueil:

a) Du domicile au fourgon mortuaire qui est stationné le plus près possible de la maison; si la maison est proche de l'église, le cercueil est porté à bout de bras, il n'y a pas de fourgon,

b) Du fourgon jusqu'aux deux tréteaux de l'église, posés devant l'autel, juste avant la messe.

c) De l'église au cimetière, après la cérémonie.

La famille voit également, avec les *aizo*, à quel endroit précis il faudra creuser la fosse. Ils voient éventuellement qui seront les fossoyeurs. Ceux-ci sont toujours des hommes du voisinage. Par exemple, pour Bordaxarria, ils peuvent venir de Donamaria ou des maisons du quartier Agrehi. Pour creuser la terre on est deux à la fois (à plus, on se gêne), on peut être relayé. Pour recouvrir de terre on sera quatre, à cause des deux cordes qu'il faut tenir par les deux bouts jusqu'à ce que le cercueil touche le fond, bien à plat.

Avec mon frère Jean nous avons essayé de voir quel étaient les autres *aizo*: *hirugerren*, *laugerren*, *bostgerren*, *seigerren*, *zazpigerren*: nous ne sommes sûrs que des trois derniers, soit, respectivement, Agerber, Etxegohen et Agergohen.

En fait, notre maison n'avait pas connu de décès antérieur à ceux de nos parents. Ils s'étaient mariés à la maison Elixiri, au bourg, derrière le fronton, à 20 mètres au sud-est. Ils étaient venus vers les années 1935 à Bordaxarria. Si bien que pour eux, et à plus forte raison pour nous, cette maison vide n'avait pas de "tradition funéraire".

– Autres détails:

C'est un homme qui porte toujours la croix mortuaire de l'église ou de la sacristie, chez le défunt et inversement; puis, pendant l'inhumation.

A la mort de mon père, c'est nous-même qui avons préparé: le plat contenant l'eau bénite, avec le rameau; les deux chandeliers et les deux cierges (en général ceci incombe aux voisins), la boîte destinée à recueillir l'argent des messes; les feuilles de papier et le stylo pour que chaque visiteur pût mettre: nom, prénom et nombre de messes (avec le montant en regard).

Ce sont toujours les *aizo* qui habillent le mort. Ils sont en général au nombre de deux. Souvent ce sont des femmes; de même pour faire la barbe.

On met au mort une chemise blanche et le plus beau costume. Pour une femme on met tout ce qu'il y a de mieux.

Le mort habillé est exposé dans le lit, le corps recouvert par un drap mortuaire (*hil mihisia*) -il y en a un dans chaque maison-. On ne fait apparaître que les bras et les mains jointes qui entrelacent toujours un beau chapelet.

Les voisins se chargent de mettre des fleurs ou de la verdure, parfois, sur ce drap.

Le lit se trouve dans une chambre (jamais dans ce qui s'appelle ici, *ezkaratza*, ce qui serait la dernière des inconvenances).

– Je vais évoquer le cas de mon père.

Il est mort à la clinique d'Ispoure, le 1^{er} avril 1986. Les infirmières ont fait le nécessaire et l'ont mis dans une housse blanche que fermait une fermeture-éclair. On ne voyait pas le corps, il était en entier dans la housse. Quand l'ambulance est arrivé à Bordaxarria, les deux ambulanciers ont transporté le corps, dans sa housse, au salon. Là, mon beau-frère avait posé sur deux tréteaux, une planche spéciale de 2 mètres de long sur 1,2 mètre de large, recouverte d'un drap, légèrement inclinée aussi. Les deux ambulanciers y ont déposé le corps; la tête sur la partie la plus haute. Ils ont ouvert la housse de façon à ce que l'on pût voir la tête, les épaules et le bras.

Avec le voisin, de Donamaria, on a mis le drap mortuaire, drap qui est le plus beau possible.

J'ai joint les mains de mon père et mis entre les doigts un superbe chapelet.

Le veillée:

On ne veille plus les morts toute la nuit, depuis les années 1960. Vers 18 à 20 heures, le curé de la paroisse vient faire une petite célébration très simple, d'une trentaine de minutes, dans la salle où se trouve le corps. Bien entendu, les *aizo* sont là, en nombre, mais aussi toutes les personnes qui le veulent.

C'est un des signes par lequel on exprime sa sympathie à la famille.

Ceci n'empêche pas les visites qui se déroulent tout au long de la journée: apparentés, voisin(e)s, mais aussi, et de plus en plus, beaucoup d'ami(e)s et de "*herritar*" (c'est-à-dire: tous du village).

(A Musculdy, chaque décès, surtout tragique, est ressenti comme une perte familiale. Ce qui est extraordinaire et réconfortant).

La salle mortuaire est distincte de la cuisine ou de la salle de séjour où restent les membres de la famille en deuil.

Certains "visiteurs", après s'être inclinés devant le corps tiennent à rester quelques instants avec la famille. Ce qui est très consolant, même si l'on ne se dit que des banalités.

D'autres visiteurs, n'ayant jamais pu se faire à l'idée d'approcher un mort, viennent directement voir la famille et s'excusent de leur absence de courage. Il faut avouer que c'est beau et touchant aussi.

Enfin, beaucoup de visiteurs s'inclinent devant le corps et mettent l'argent dans la petite boîte, en inscrivant nom et prénom. La coutume est de faire dire une messe. Très rares sont les personnes qui déposent de l'argent pour acheter des fleurs. Il y a ainsi des surprises. Pour le seul cas que je

connaisse bien, celui de mon père, il y a eu 10.000 francs donnés pour les messes.

Quand le curé de la paroisse vient faire la veillée, une fois par jour, il rencontre la famille et lui demande si elle a des souhaits. C'est alors que l'on peut suggérer:

Les cantiques que l'on aimerait et à quels moments de la messe, les lectures: Epître et Evangile, etc.

Nous avons un curé très à l'écoute.

On retient aussi le jour et l'heure des obsèques.

Parfois le curé se renseigne afin de relever un côté positif, un fait marquant de la vie du défunt, et dont il veut parler pendant l'homélie ou durant le mot d'introduction. Finies les leçons de morale, les reproches voilés. Chaque défunt pratiquant ou non, croyant ou non, a droit à la même faveur de sympathie et de regret.

- A la mort de ma mère:

Elle est morte à Ispoure, à la Clinique, le 13 janvier 1987. Il fut procédé comme pour mon père, à quelques détails près.

La mise en bière fut faite à la clinique même.

La neige était alors si épaisse que l'on ne put pas ramener le corps à Bordaxarria. Les obsèques eurent lieu le 16 du même mois, à Musculdy, à 15 heures.

L'ambulance a déposé le corps devant le portail de l'église.

La famille au cimetière: il y a deux tendances:

- Après les dernières prières, la famille reste tout le temps de l'inhumation et se recueille à nouveau, une dernière fois, autour de la tombe. Parents et amis restent, s'ils le veulent (ce fut le cas pour mon père).

- Après les prières, tout le monde quitte le cimetière et on ne voit donc pas les fossoyeurs à l'oeuvre.

Dans le premier cas, ce sont les deux premières voisines qui fleurissaient et/ou garnissaient de verdure la surface de la tombe fraîchement rebouchée.

Il n'y a plus d'*ezko* au village depuis les années 1960.

Il n'y a plus de *kaputxina*, sauf l'an passé où madame Catherine Etxart l'a mise pour l'enterrement de sa belle-soeur.

Pour la collation, voir plus haut. Y vont ceux que l'on a nommés, plus le curé, s'il est invité, s'il n'est pas pris ailleurs. On invite, éventuellement, d'autres personnes, après l'inhumation. C'est un très bon usage que l'on doit recommander ou imiter car il met du baume au coeur.

Mode de sépulture: au village je n'ai vu que des inhumations, bien qu'il existe des caveaux récents.

Compléments d'information:

Le quartier: il est défini de temps immémorial. Il a des limites précises: cours d'eau, chemins... Tout le village est divisé en quartiers.

Le jour des obsèques, aucun homme ni aucune femme ne porte de cierge. Les deux cierges qui sont à l'église, de chaque côté du cercueil, sont pris à l'église. Les voisins et/ou les voisines peuvent aider la famille endeuillée en s'occupant des travaux journaliers, notamment du soin des bêtes.

Qui porte le cercueil? Les hommes de l'*aizogua*. Mais, si, parfois, il en manquait un, on fait appel nommément à un homme d'une famille pas trop éloignée.

Par exemple, mon frère Jean, a été requis, il y a quelque 12 ans, pour porter le cercueil d'une personne morte à Eñautenia du quartier Hegibürü.

Les cas suivants se règlent sur le moment: 1) cas d'une maison neuve, 2) chez le *aizo lehen* il n'y a que des personnes très âgées; 3) cas de fâcherie avec le *aizo lehen*, 4) la maison du *lehen aizo* est vide.

Le charpentier:

Pour toute notre région, c'est M.J-B Chimix d'Ordarp (né à Agrohemia, à Musculdy) qui possède le fourgon et fabrique les cercueils.

- Le charpentier met le corps en bière, avec un autre voisin.

- Il invite les membres de la famille à sortir; mais, ces derniers peuvent rester si ils le souhaitent; le défunt leur appartient (ma soeur et moi avons assisté à cet acte).

- Il ne fait pas de chapelle dans l'*ezkaratza*, ni ailleurs.

- Il n'accueille personne.

- Avant que le cortège ne démarre, il n'intervient pas, ni sur sa mise en ordre; c'est lui qui distribue les couronnes et fleurs (il n'y a pas de cierge), et les place ensuite dans le fourgon. Ils les retourne aux mêmes personnes, à l'église, avant la cérémonie. Il lui arrive de bien les disposer à l'église.

- Ce n'est pas lui qui ouvre la porte de la maison au départ du cortège.

- Ce n'est pas lui qui installe les tables du repas.

- Il n'y a pas actuellement de feu devant la maison.

- Il ne mange pas à part.

- Il ne sert jamais à table.

- Il ne recueille jamais l'argent des messes.

- C'est lui qui vient avec le cercueil, que la famille a commandé, une heure environ avant les obsèques.

- Il commande de charger le cercueil, au départ de la maison, si ceux qui doivent le faire ne sont pas très au courant (des jeunes par exemple).

- Il fournit les cordes pour mettre le cercueil dans la fosse

- Il ne range ni met en place les tréteaux de l'église qui sont ici à demeure.

Autres précisions:

Il y a une permanence au porche de l'église pour recevoir des honoraires de messe. C'est Madame Jeanine Arotce qui s'en charge habituellement. Touchée par le deuil lors de la mort de mes parents, elle fut remplacée par notre voisine Maité Eiheregi, sur notre demande.

Je n'ai jamais vu de condoléances au village.

On peut jouer de l'harmonium si la famille le désire et la personne attitrée est disponible. Ainsi Solange Ximix accompagna-t-elle les chants de messe pour mes parents. De plus, elle est de l'*aizogua*.

C'est Anne-Marie Aguer Apeceix (Apezetx) qui sonne le glas aux enterrements, selon un rite immuable.

Après avoir enquêté longuement, dans plusieurs familles, il apparaît que les deux premiers voisins sont désignés par le terme de *lehen bi aizuak*. On entend rarement "*aizo lehena*", par exemple. Si besoin, on spécifie lequel de ces deux voisins est le plus proche de chez soi.

Près de la moitié des gens parle de :3n, 4n, 5n *aizo*. Mais la tendance majoritaire est de confondre tous ces autres voisins en les désignant: "*beste aizuak*".

A la mort, c'est en général le plus proche des "*bi lehen aizo*" qui est chargé de la croix mortuaire.

Lorsqu'il manque des personnes dans une maison, les *aizo* du quartier font appel à des personnes de maisons touchant leur quartier.

A propos de la coutume du pain béni: au quartier Hegibürü, le circuit était le suivant, et dans l'ordre: 1. Eñautenia, 2. Etxeberria, 3. Donamaria. Puis, quartier Barretxia.

ORDIARP/URDIÑARBE

A.1 – Présage de mort: le chien hurlant de nuit et le hibou (*hüntza*). Ce dernier animal en particulier, quand il hullule les nuits d'hiver annonce "quelque chose de terrible", précise-t-elle. Cet animal a souvent annoncé la mort prochaine; elle l'a vérifié dans sa propre famille. Les jeteurs de sort étaient particulièrement craints (*belhagiliak*).

A.2 – Agonie: *agonia*, liée à la souffrance; *azken hatsa*, quand tout est fini. A cette occasion on priait ("on ne voulait pas voir la mort"). Un voisin allait avertir le curé et le sacristain qui sonnait alors les cloches ("par des sons très rapprochés et qui duraient très longtemps"). On sonnait de la même façon pour un homme ou une femme. Cette sonnerie devait adoucir les souffrances ("le malade les entendait") et précipiter la mort.

La mort est une fatalité, *Jinko hūnak igorrik*.

Heiua est un mot intraduisible, c'est une sensation, une impression physique de la mort, mais rien de concret. *Heiua ebūz*: aller vers la mort; *heiua desideraten*: souhaiter la mort pour quelqu'un.

A.4 – Dès l'agonie on avertissait les premiers voisins. Ici, le témoin habitait à 4 km du bourg (de l'église) avec un petit groupe de quatre maisons; c'est ce petit groupe qui constituait les "premiers voisins" (*lehen aizuak*). L'un des voisins avertissait le curé, un autre allait chercher le docteur à Mauléon.

Le curé venait à bicyclette ou à pied. Dans ce dernier cas il était précédé par deux enfants de chœur portant la croix paroissiale et un récipient d'eau bénite. La croix ne sera pas laissée à la maison, le curé la ramènera et reviendra avec le jour de l'enterrement.

A.5 – Lorsque l'on sentait que tout était fini on allumait l'*ezko* de la maison que l'on posait sur une table. Parfois on disposait une veilleuse également (*lampiua*; c'était une lampe à huile. Ceux qui avaient peur de la mort utilisaient ce type de lampe dans leur chambre pour s'endormir).

On préparait du coton pour l'Extrême-Onction (*azken sakramentia*); une croix (de la maison) était mise au mur et la croix paroissiale posée contre un mur. On allumait aussi 1 ou 2 cierges bénits à la Chandeleur.

On accueillait le prêtre, alors voisins et gens de la maison (*etxekoak*) étaient réunis. Si la mort venait de nuit, les hommes venaient accompagner leurs femmes mais les hommes et les enfants de chœur étaient tenus à l'écart. Seules les femmes se réunissaient dans la chambre mortuaire, avec le prêtre; "on ne voyait pas les hommes à ces occasions" Des voisines découvraient les pieds du mourant pour l'Extrême-Onction.

A.7 – Ce sont des voisines qui ferment les yeux du mort.

A.8 – Les voisins annoncent la mort au village et à la parenté. On n'avertissait ni les animaux domestiques ni les abeilles.

A.9 – *Hila*: la mort; *hilik dūzū* ou *hil dūzū*: il est mort; *hil da*: est-il mort? *Khorpitzia* est le cadavre et le corps vivant.

B.1 – Voir A.4.

B.2 – Tant que le corps restait à la maison, les premiers voisins faisaient les repas et s'occupaient des bêtes.

B.3 – Dans le jardin on brûlait le traversin du mort (vu à l'occasion de la mort de son père et de son grand-père). On défaisait le traversin avant de le brûler et on examinait bien les plumes qui avaient pu se mettre en pelote. On pouvait ainsi voir si un sort avait été jeté au mort.

B.4 – Dans la maison du mort on entrebaille les volets; les pendules sont arrêtées et on recouvre la glace de la chambre.

Lors d'un décès chez elle, on descendit le corps au rez-de-chaussée, car la chambre était d'accès difficile à cause de l'escalier. La pièce est ainsi décoré: on tend des draps, du sol au plafond, sur les 4 murs, y compris devant les fenêtres (ces draps n'ont pas un nom spécial et "il y avait beaucoup de draps dans les maisons autrefois; les trousseaux étaient fournis. Le jour du mariage on laissait la porte de l'armoire ouverte pour mettre la lingerie en évidence"). Le plafond n'était pas décoré.

Sur ces draps on piquait des feuilles de rameau en croix (deux par deux). Il pouvait y avoir une certaine fantaisie dans leur disposition. Ces croix de verdure n'étaient pas concentrées sur un mur particulier mais uniformément réparties sur tous les draps. Le corps est mis sur une planche posée horizontalement sur deux tréteaux (*xūtileak*); il est entièrement recouvert, y compris le visage, par un drap spécial (*hil mihisia*) décoré d'un entre-deux de dentelle figurant une grande croix qui s'étendait sur toute la longueur et la largeur du drap. Ce drap se transmettait de mère à fille; il était conservé dans l'armoire de la chambre avec *ezkoa* et *deux kaputxina*. La tête du mort repose sur un coussin.

Sur une chaise, on posait, sur le dossier, une serviette blanche avec une bande bleue à chaque extrémité, on mettait une assiette avec de l'eau bénite et un rameau pour bénir le mort lors des visites. *Ezkoa* était posé allumé sur une autre chaise.

Sur *hil-mihisia* on mettait un crucifix appartenant à la maison. le mort avait les mains jointes et liées dans un chapelet.

B.5 – On sonne la cloche (*hil zeñña*). pour l'agonie, pendant que le mort est dans sa maison (avant chaque angélus, matin, midi et soir) puis le jour de l'enterrement, du départ du curé à l'arrivée du corps à l'église.

On ne faisait pas de différence entre un homme et une femme: coups graves sur un rythme lent, séparés par des tranches de 2 à 3 coups rapprochés. pour un enfant la sonnerie était grêle et les coups très rapprochés.

Il n'y avait pas de benoîte en ce temps là, au village; c'était un sacristain qui sonnait les cloches (*giltzaiñak*).

B.6 – On ne sortait pas de la maison, même si c'était un dimanche on n'allait pas à la messe. On n'était pas tenu de rester silencieux.

B.7 – Si le défunt était mort hors de chez lui (dans la montagne...), on le ramenait dans sa maison.

B.8 – On mettait le mort dans un drap, le plus beau, puis dans le cercueil. Ce sont les voisines qui faisaient cela, ainsi que la toilette mortuaire. L'homme ou la femme étaient revêtus de leurs plus beaux habits.

B.9 – On n'attachait pas les pieds des morts; ses mains étaient liées par un chapelet et on laissait les alliances.

B.10 – La veille de l'enterrement, on mettait le mort dans le cercueil en bois teinté. On le refermait aussitôt. C'est le menuisier, qui se fait aider, qui met le mort dans le cercueil. En général la famille n'assistait pas à cet acte qui se déroule en présence des voisins et plus particulièrement des femmes.

B.11 – Le cercueil refermé, on le recouvrait de *hil-mihisia* et y on posait dessus le crucifix. A côté il y a *ezkoa* qui reste continuellement allumé, "seule lumière dans la pièce qui est très sombre".

B.12 – Voir B.4.

B.13 – Le mort est veillé nuit et jour. Il y a toujours un représentant de la famille et les voisins, surtout les femmes. Durant ces veilles on peut parler, mais peu. On prie, on boit du café mais on ne mange pas.

B.14 – Dans le village il y avait un sacristain qui n'intervenait pas dans les maisons à ces occasions; il restait attaché à l'église.

C.1 – Dans ce petit "quartier" il n'y avait pas de *hil-bide*; le convoi passait par la route. On ne faisait pas de jonchée.

C.3 – Le curé se rendait dans toutes les maisons pour y chercher les morts, quelque soit l'éloignement. Quand il arrivait on lui donnait l'argent pour les messes ("ils se faisaient beaucoup d'argent les curés").Le conjoint donnait plus de cinq messes: la famille donnait en général plus de deux messes par personnes; chaque premier voisin donnait une messe. Toutes ces messes étaient chantées. Chaque maison du village donnait une messe basse en principe. Le prêtre copiait les noms des donateurs et remettait cette liste à la maison.

Au départ on ne jette pas de feu hors de la maison.

Vers 1900, pour l'enterrement de son grand-père voici ce qu'elle a vu. On avait mis sur le cercueil une bouteille de vin (provenant des vignes de la maison) et des verres. Alors, avant le départ du corps, quelqu'un de la famille, un homme, servait à boire aux premiers voisins, aux hommes uniquement; ces derniers "trinquaient à la santé du mort" (*trinkatü hilan osagarriantako*). Cette pratique, alors générale ("et qui avait beaucoup d'allure") commençait à tomber en désuétude vers 1914.

Au départ du cortège on priait (*Salütatzen düzü Maria*, etc).

C.4 – Le cortège funèbre (*ehortzeta*). Le témoin ne peut affirmer si c'était ou non le premier voisin qui venait en tête avec la croix paroissiale. Puis venaient; le curé, deux enfants de chœur et le cercueil. Si le mort est un homme, les hommes de la famille suivaient puis les femmes, derrière eux venaient les hommes premiers voisins puis leurs femmes (si le mort était une femme l'ordre des sexes était inversé), enfin venaient le reste du cortège, hommes et femmes mélangées. Un voisin ou un domestique reste pour garder la maison.

Une femme faisait fonction de "première voisine" elle portait dans ses bras un grand panier contenant des *ezkoas*: ceux des trois voisins, le sien et celui de la famille en deuil. Les *ezkoa* étaient toujours allumés, quelque soit le temps.

Le curé chantait pendant le parcours et c'était surtout les hommes qui reprenaient les chants ou lui répondaient.

Le cercueil était porté par des voisins et par le menuisier, les pieds vers l'avant. Avant 1940 des charrettes (*orgak*) remplacèrent les porteurs, on amenait ainsi le mort jusqu'au point, en bas de l'église. Le char n'avait aucune décoration précise, les boeufs étaient recouverts de *behi mantak* (toiles blanches à bandes bleues) et avaient *begietakoak* (*kopetakoak* des labourdins), *üstarrria* n'était pas recouvert, en général, de la peau (*larria*). Le cercueil était alors porté, à dos d'homme, dans la côte qui amène à l'église. A l'entrée du convoi, dans l'église, le sacristain cessait de sonner.

Au passage d'un cortège les gens des maisons, devant lesquelles on passait, sortaient et s'agenouillaient. Si on rencontrait un cortège en cours de route on s'arrêtait et les hommes se découvraient, "on ne croise pas un mort".

C.5 – Autrefois on portait des gerbes. Pas de fleur dans ces gerbes, de la verdure uniquement et essentiellement du buis (*ezpela*). Les gerbes étaient de forme circulaire; sur un montant en forme de H on tressait la verdure en façonnant un cercle. Les voisins faisaient ce travail et portaient les gerbes. Outre ces gerbes il y avait une croix formée elle aussi par deux montants de bois et garnie de toute sorte de fleurs; on l'accrochera sur le monument funéraire du mort, après la mise en fosse.

C.6 – Les vêtements du deuil: ils n'étaient portés que par la famille proche. Femmes: elles avaient uniquement *kaputxina* (seul vêtement de deuil connu). C'est une grande pièce de drap épais ("c'était très lourd à porter"), noire, posée sur la tête et tombant jusqu'aux chevilles. Les gens aisés, ou qui voulaient "se montrer", doublaient ce vêtement de satin et faisait en sorte que la doublure soit apparente sur les deux pans de devant en formant deux minces bandes. C'était "un luxe".

Le jour de leur mariage les femmes avaient dans leur trousseau: *hil mihisia*, *ezkoa* et deux *kaputxina*.

Le jour des obsèques les femmes tiraient sur le sommet de *kaputxina* pour la rabattre devant leur visage "pour montrer son chagrin". Après la neuvaine, on ramenait ce vêtement vers l'arrière pour dégager le visage.

Hommes: son père avait deux sortes de *xamar*, *xamarra gris* et *xamarra beltz*; on mettait cette dernière (noire) les jours de deuil.

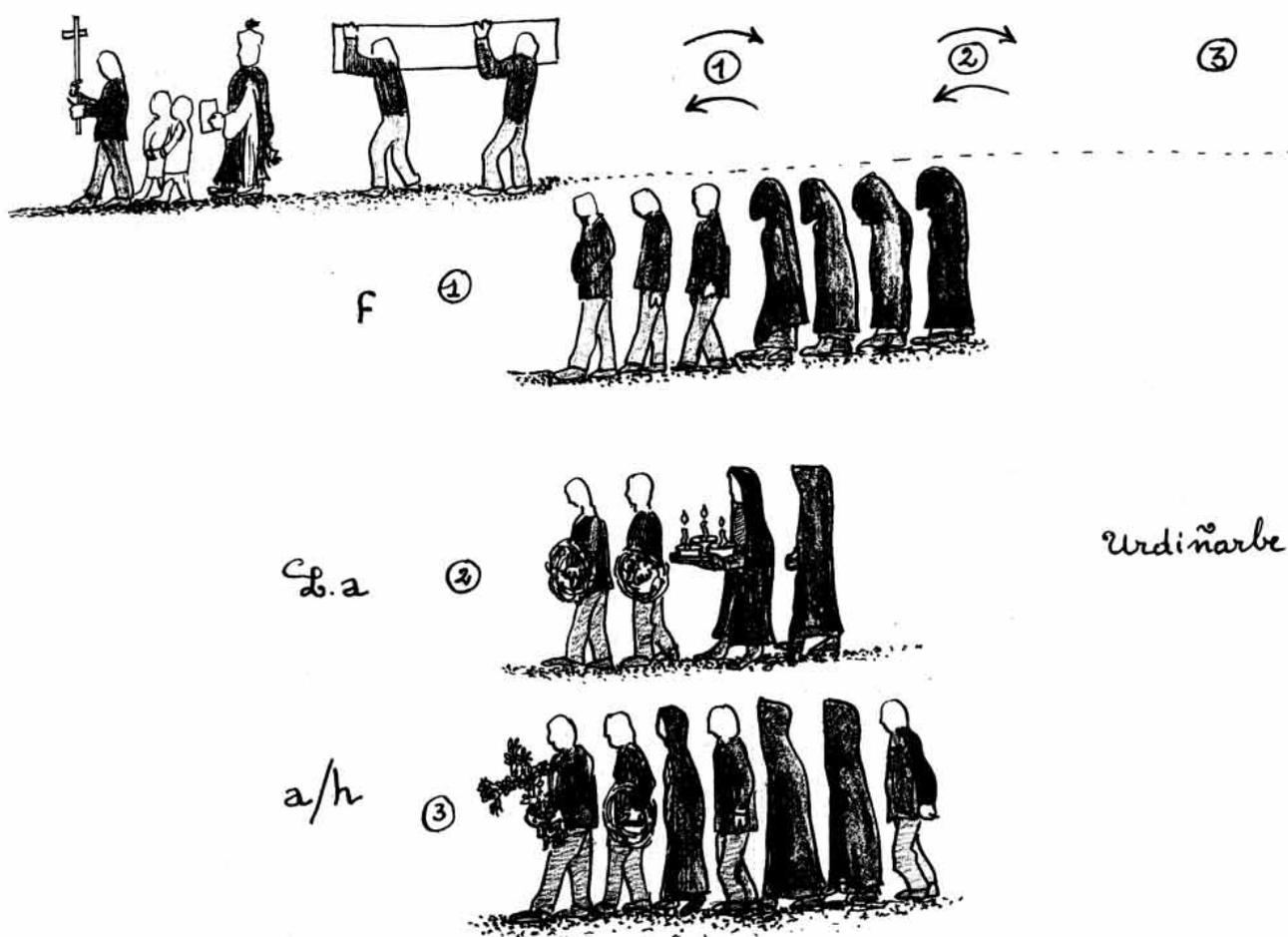


Fig. 32. Le cortège funèbre. Ordiarp (S).

Dans le cortège, les hommes allaient tête-nue, le béret à la main.

Le témoin n'a jamais entendu dire que les hommes portaient des capes en cette circonstance.

C.7 – Le convoi se rend directement à l'église; il ne manque aucun temps d'arrêt.

C.9 – Durant la messe d'enterrement, le cercueil est mis dans la nef (posé sur le sol même, pas de tapis ni de catafalque), près de la table sainte. On dispose autour 3 ou 4 cierges, on met dessus une croix qu'on laissera sur la tombe. En regardant vers l'autel: les hommes du deuil (c'est-à-dire parents et premiers voisins) étaient à droite et les femmes (parentes et premières voisines), à gauche. Les femmes du deuil n'allaient donc pas sur leurs chaises habituelles (ou *eliza lekha*), par contre les autres femmes du village allaient aux leurs et les hommes montaient aux galeries avec le chantre. Les enfants restaient avec leur famille.

C.10 – Il n'y avait pas d'offrande durant la messe. La première voisine allumait les *ezko* qu'elle portait et les tenait à côté d'elle. Après la messe elle les conservera chez elle pour les rendre à leurs propriétaires après la messe de neuvaine. A Ordiarp les *ezko* n'étaient pas rangées à l'église mais conservés dans les maisons.

La liste des messes était lue pendant la messe des obsèques. Ces messes étaient offertes à l'occasion des visites effectuées à la maison (voir C.3); le premier voisin recueillait l'argent, copiait les noms des donateurs et remettait le tout au curé.

C.11 – La famille seule payait les frais des obsèques.

C.12 – Tous allaient au cimetière assister à l'enterrement "sauf la famille qui avait du chagrin et qui pouvait rester dans l'église". Chacun jetait une poignée de terre dans la fosse.

C.14 – Le mort était mis dans la fosse "la tête contre la croix" (et les pieds vers l'est). Après l'ensevelissement on revenait chercher ceux qui étaient restés. On priait un moment puis on se retirait.

C.15 – Chacun repart chez soi, sans ordre particulier. La famille et les voisins, accompagnés du curé et du chantre revenaient à la maison du mort ou à l'auberge, pour le repas.

C.16 – Le repas n'avait pas lieu dans la maison même, car les pièces étaient trop petites. Il se déroulait *barrukian* (dans l'étable), comme pour les repas de mariage. Ce repas: *okazionea*. La pièce était décorée. On tendait des draps contre les murs (on faisait de même pour un mariage), des draps ordinaires, qui étaient piqués de feuilles de laurier, deux par deux, en croix. La table était formée par des tré-

teaux et des planches recouvertes de nappes ("il y avait du linge alors dans les trousseaux"). Sur cette table on mettait *ezkoa* de la famille, allumé et porté par la voisine. Il restera allumé pendant tout le repas.

Prennent part au repas: le curé, le chantre, les parents, la famille proche (surtout si elle venait de loin) et les premiers voisins.

Menu servi: bouillon, poule, pot-au-feu avec tomate, fromage (*ardi gasna*), café (avec chicorée), vin et pain. Les voisines préparaient ce repas et des jeunes voisines faisaient le service.

On ne donnait rien aux pauvres ou à d'autres personnes à cette occasion. Le curé faisait une prière au début et à la fin du repas.

C.17 – On ne faisait pas de feu devant la maison au retour du cortège funèbre.

C.18 – Le témoin n'a pas connu la pratique d'enterrer des enfants dans le jardin de la maison. Pour elle, *baratzia* est le jardin potager entretenu par les femmes.

C.21 – Un suicidé est mis dans le cimetière de sa famille. Il s'est suicidé: *be büia eho dizü*.

C.22 – Dans le cimetière de la maison, ceux de la maison (*etxekoak*); ni métayer ni domestique.

C.23 – Les tombes étaient réparties sans ordre précis, sans corrélation avec les quartiers, etc.

D.1 – Le cimetière: *hil herriak*.

D.2 – Le cimetière de la maison: *hil-herriak*.

D.3 – Croix et stèles discoïdales: *kutxiak*; les sentiers entre les tombes: *hil herri jüntak*; la dalle posée sur la terre (plate-tombe): *tumba harria*; le tumulus de terre: *ilürra*, "il a son sommet pointu" et n'a aucune sorte de décoration.

Pas de rapport entre l'importance des maisons et la taille de leurs cimetières.

D.5 – Les monuments funéraires étaient en pierre (*harriz kütxiak*); elle n'a pas vu de croix en bois. Les croix en fer n'étaient pas sur les tombes d'enfants mais sur celles des pauvres gens.

D.6 – Jamais vu de monument peint.

D.7 – Autrefois on ne mettait pas de croix de marbre ou de fer forgé sur les monuments funéraires mais seulement la croix fleurie (voir C.5) mise au moment de la mort.

D.8 – Les tombes de bohémiens n'avaient pas de croix, mais un tumulus (*ilürra*) c'est tout; leurs tombes se trouvaient derrière l'église. C'est la commune qui les enterrait. A cette occasion il n'y avait pas de messe mais une petite bénédiction. Personne n'assistait à l'enterrement; il n'y avait pas d'*ezko* non plus ("ils n'étaient pas comme nous, ils ne pratiquaient pas") (3). Elle a connu 2 ou 3 de ces enterrements, avant 1914. On les appelait "*bohemia biltzaki*" car ils étaient toujours avec panier à demander.

D.9 – On a enterré un curé sous le porche avant 1914; elle n'a jamais entendu dire que l'on ait enterré dans l'église (Porche: *eliza-pia*).

D.10 – Son père était entrepreneur (en maçonnerie et charpente), il faisait des croix en ciment. Elle se souvient qu'il tamisait la terre (avec *bahia*) pour trier les cailloux à mélanger au ciment que l'on coulait dans des moules. Ces croix

n'avaient aucune décoration et ne portaient aucun nom (même peint), "on était très pauvre en ce temps là". Les croix modernes étaient ainsi anonymes "mais cela n'avait aucune importance car chacun savait où était son cimetière".

En général on ne récupérait pas les vieux monuments en pierre taillée. On les mettait dans un coin puis on venait les chercher en charrette pour les jeter hors du cimetière (on peut en voir dans le ruisseau passant au pied de l'église, note de l'enquêteur).

D.11 – Il n'y avait pas de banc dans le cimetière; à l'entrée de l'église se trouvait une grande croix de bois.

D.12 – Le cimetière d'une maison est rattaché à la maison et non à la famille. Il y a environ 50 ans la maison de mon témoin s'est vendue; lors de la vente les nouveaux propriétaires prirent possession de la tombe. C'était alors un règle, on ne pouvait rien y faire. Le témoin évoque cela avec regret.

D.13 – Dans l'église chaque maison avait ses chaises; on chassait ceux qui n'avaient pas le droit d'y être (domestiques ou étrangers au village). Le terme "*jarleku*" est inconnu on disait: *gue lekhia*. Sur les chaises figuraient les initiales des personnes, avec des clous de cuivre.

Organisation de l'église (du fond vers l'autel):

– A droite les premiers bancs étaient pour les garçons jusqu'en âge de communion, après quoi ils rejoignaient les hommes aux galeries. Sur ces bancs prenaient place le deuil des hommes.

– A gauche: les bancs des jeunes filles du catéchisme; derrière les chaises des jeunes filles "enfants de Marie" (jusqu'à 16-17 ans environ); derrière les chaises des jeunes filles non mariées (on se mariait vers 25 ans environ).

– Dans le reste de la nef, les chaises des maîtresses de maisons à leur emplacement propre, accompagnées des chaises de la familles (tantes).

– Au fond de l'église, près du bénitier, la chaise du *giltzaiñak*. Ce dernier veillait à ce chacun aille à sa place et que les chaises des maisons restent libres.

Les chaises des maisons n'étaient pas disposées selon un ordre particulier (correspondant aux quartiers, etc). Quand une jeune fille se mariait elle achetait une chaise (apportée avec le trousseau) avec ses initiales et rejoignait la place de sa nouvelle famille. Quand la vieille maîtresse de maison mourait, on retirait sa chaise et on la ramenait à la maison (ce que fit alors le témoin pour la mort de sa mère).

– Dans les tribunes, les hommes se mettaient à priori n'importe où.

Ces chaises servaient pour les offices mais on pouvait y manger sur *eliza lekhia*. Sa maison était à environ 4 km de l'église, aussi le dimanche on allait à pied à l'église et aux vêpres (pieds nus, quelque soit le temps, même s'il neigeait; "on était pauvres à l'époque", les chaussures à la main et mises aux pieds juste avant de rentrer), cela faisait près de 16 km en tout. Alors les personnes âgées amenaient de quoi manger et restaient sur place en attendant les vêpres. "On ne gardait pas *ezkoa* allumé pendant ce temps" précise le témoin. Le témoin se souvient que sa mère restait ainsi à l'église.

D.16 – C'est la famille qui entretient les tombes, de temps en temps. Tous les dimanches on essayait de porter

un bouquet de fleurs du jardin que l'on mettait "à la tête, contre *Kützia*".

Dans le cimetière il y avait de la verdure plaquée contre les murs mais ni arbre ni arbuste.

D.17 – Le sacristain ne s'occupait pas du cimetière.

E.1 – Le deuil durait un an. On le portait à l'église. Les femmes mettaient *kaputxina* (mais avec le visage dégagé) et les hommes, *xamarra* noire. On faisait brûler *ezkoa* à toutes les messes.

Deuil en général: *dolia* (*dolia urthe batez*).

Après, on s'habillait toujours en foncé; les vêtements clairs étaient mal vus (voyant une fille habillé en clair une mère disait: "ma fille est une fille perdue").

Le deuil était le même pour un adulte ou pour un enfant mort.

En ce qui concerne ces vêtements, pour les femmes: avant 40-50 ans on portait une simple mantille puis la femme mettait alors *kaputxina* qu'elle soit veuve ou non.

Deuil vers 1910:

– Le grand deuil (*dolia*) durant un an. Durant cette période on s'habillait en noir, rien de blanc ne devait paraître.

Hommes et femmes, en deuil, allaient à la messe avec les habits de deuil. La première voisine, le jour de la messe pour la mort, venait à la maison chercher l'*ezko* de la maison, elle le portait à l'église, l'allumait en se plaçant elle-même à côté de la femme en deuil (elle n'occupait donc pas sa place habituelle pour l'occasion). Après la messe la voisine rendait l'*ezko* à la maison.

Le grand deuil s'achevait au bout d'un an (*ürthebüia*) par une messe: *urthebüia meza*. Après la messe on faisait un repas; y prenaient part: le sacristain, la famille de la maison même et les premiers voisins (le curé ne venait pas). On mangeait dans la maison même et la pièce n'était pas décorée, cependant on mettait *ezko* allumé sur la table. Le repas était fait par les voisins: bouillon, pot-au-feu ou poule, tomate (il y avait toujours des conserves d'avance), fromage du pays, pain, vin (pas trop, on était très pauvre, alors) et café. A la fin du repas on faisait une prière dirigée par le sacristain. Participer à ce repas: *hil aphaila egitea*.

– Le demi-deuil (*urtherdia*) durait un an. Les voisins n'ont plus d'obligation et chaque maison porte elle-même son propre *ezko* à l'église. On met les vêtements de deuil pour aller à la messe. Aucune messe particulière ne venait clore cette période; mais les messes pour les défunts duraient longtemps (étant donné la quantité de messes données pour les morts, chaque messe était pratiquement célébrée à la mémoire d'un mort du village).

A la fin de cette période on quittait les vêtements de deuil. Les femmes abandonnaient *kaputxina* si elles étaient jeunes, sinon elle la gardait toute la vie.

– Durant le grand deuil avait lieu une cérémonie: la neuvaïne (*bedatzügerrena*), neuf jours après les obsèques. Une messe avait lieu vers 8 heures. On s'y rendait avec les vêtements de deuil; la voisine venait chercher l'*ezko* de la maison. Après la messe avait lieu un léger déjeuner composé de pain, fromage et café.

Le témoin n'a jamais vu les femmes se réunir le soir au cimetière, comme nous le rapportons ailleurs (voir l'enquête à Sunharette).

E.2 – Voir C.3.

E.3 – Voir plus haut.

E.4 – Au delà de 2 ans on allait à l'église avec *ezkoa* pour célébrer la mémoire des morts (sur semaine ou le dimanche).

Le témoin commente une vieille carte postale où l'on voit des communiantes avec leur famille auprès des tombes. A l'occasion de la communion solennelle on portait des fleurs sur les tombes; le curé accompagnait les communiants sur les tombes des maisons; on priait. Tous les dimanches, on visite les morts et on apporte quelque chose, de la verdure ou des fleurs.

E.5 – Il n'y avait qu'un type d'*ezko*. On ne la posait pas par terre, sur un tapis. En fait, seuls les gens riches de Mauléon avaient ce genre de tapis (*kapa beltza*) et ils recouvraient leurs chaises avec du tissu noir pour les obsèques.

Pour les messes de grand deuil, ceux qui occupaient les chaises à côté de celles de la maison en deuil, les laissaient libres pour la première voisine qui y posait dessus un grand panier contenant les *ezko* de la maison et des premiers voisins. Ces gens là allaient se mettre ailleurs. Autrement, chacun avait son *ezko*. On le tenait soit sur les genoux, soit sur le rebord plat du dossier de la chaise. On ne la mettait jamais par terre, on avait peur que les grandes *kaputxina* prennent feu.

Le panier à *ezko* est rond; fond et rebords sont habillés de dentelle noir. la cire n'était pas décorée.

Les *ezko* étaient faits avec de la cire des abeilles de la maison. On récoltait cette cire et on la portait à un voisin qui fabriquait les *ezko* avec des mèches qu'il achetait. Il y avait plusieurs fabricants d'*ezko* dans le village.

Anecdote: il y a deux fêtes par an à la chapelle Saint Antoine, en haut du col d'Ozkis. Les manechs ne venaient pas à ce pèlerinage, il n'y avait que des souletins, qui venaient parfois de loin (Mauléon, Chéraute...). A cette occasion il y avait une messe et des vêpres. Le curé faisait des bénédictions pour protéger de l'orage, protéger les récoltes et le bétail. On faisait une procession autour de la chapelle. On mangeait là même, mais il n'y avait pas de divertissement. On ne portait ni ne ramenait de cierge. Le reste du temps la chapelle restait toujours ouverte.

Un jour, une femme alla en pèlerinage avec son *ezko* qu'elle oublia, allumé. Le feu se déclara et détruisit la chapelle. Cela se passait vers 1910. Le père de mon témoin, Monsieur Rospide, rebâtit la chapelle que l'on voit de nos jours.

E.6 – Il n'y avait pas de croyance particulière, ou d'histoire concernant le cimetière. Cependant on avait peur du cimetière; cette peur c'est *lardehia* qui est une peur angoissante différente de *lotsa* qui est la peur par surprise.

On ne dormait pas dans une chambre laissée vide par un mort et ce durant les premières nuits. Quand elle était enfant, elle alla dormir chez les voisins quand la mort venait chez elle, ainsi que quelques temps après. Cette pratique était courante alors "on avait peur de la mort".

Sa mère lui disait que lorsque l'on rêve à un mort c'est qu'il se manifeste pour demander des messes.

Enfin, une femme enceinte n'assistait pas à un enterrement "sinon elle allait se trouver mal à l'église". En son temps une femme enceinte allait rarement à l'église, personne n'y

trouvait à redire. Une fois accouchée, la jeune mère allait à la porte de l'église et le curé venait l'y chercher.

Le témoin ne connaît pas d'histoire de revenant ni de pratique à ce sujet.

ANNEXES:

Rites avec la lumière:

Pour la Chandeleur (*Khandeallü*) on se rend à la messe. Dans un coin du cimetière il y avait un feu, béni par le curé. Ce feu était fait par des bouts de bois ronds, des racines. On prenait un morceau de bois enflammé et on se rendait vite à la maison. Avec cette braise on faisait une fois le tour de la maison en priant. On allait alors à la cuisine, on mettait le tison dans un bocal en fer et on se plaçait en rond, autour. On le laissait se consumer entièrement et pendant ce temps on récitait des prières (ce qui prenait un certain temps).

À la même occasion, on achetait un cierge (*bugia*). On le ramenait à la maison en le gardant (si possible) allumé pendant tout le parcours. Fonctions de ce cierge:

– Pour se garantir contre le "mauvais oeil", les sorciers (*belhagilia*); on le faisait alors brûler. Un autre moyen consistait à mettre des statues de Sainte Vierge; son père en avait mis 2 dans l'étable.

– Cette *bugia* ou *khandelia* (qui était parfois ramenée de Lourdes à l'occasion d'un pèlerinage) servait à faire un autel dans les maisons, au mois de Mai. Dans la chambre des parents, on faisait un autel qui se composait ainsi: sur une table on mettait une nappe en linge basque (avec deux bandes bleues dans le sens de la longueur), on y posait une effigie du Christ, de la Vierge, un bouquet de fleurs et le cierge. Tous les soirs on allait y faire la prière, à genoux, pendant tout le mois.

– On l'allumait et on récitait une prière les jours d'orage. On allumait aussi *ezkoa* à cette occasion.

– On en mettait 1 ou 2 allumés dans la chambre du mourant (voir B.4).

Témoin: Mme BARTHES

PAGOLLE/PAGOLA

Autrefois lorsque l'on portait le viatique, l'enfant de chœur sonnait la clochette, quand il passait devant une maison les gens se signaient ou s'agenouillaient.

C'est le premier voisin, l'homme, qui va chercher la croix à l'église pour la porter dans la chambre du mort. Il actionne la cloche (*zeñak*) annonçant la mort.

Le mort est habillé par les voisins, hommes ou femmes. Il n'y avait pas de personne particulière remplissant cet office au village.

Hil mihisia est un drap que l'on met (encore de nos jours) sur le corps. C'est un grand drap qui recouvre largement le corps tant en hauteur qu'en largeur. Il a comme seule décoration, deux bandes de dentelle latérales, dans le sens de la longueur.

On laisse le mort dans la chambre, dans un premier temps. Tout autour de lui, on tend des draps pour diminuer la pièce et former une enceinte carrée. Le mort est mis sur une planche, entre deux chaises, pour qu'il soit bien raide. Deux heures avant la cérémonie on le place dans *ezkaratza*,

dans le cercueil. Là aussi, comme dans la chambre, on suspend les mêmes draps et, par endroits, on les décore avec des croix faites de laurier; on met un peu d'*ezpela*, sur le sol, devant le cercueil. Cette décoration se faisait, et se fait toujours, par les voisins.

Le jour des obsèques, le curé allait chercher les corps dans toutes les maisons. L'ordre du convoi est le suivant: en tête la croix portée par le premier voisin, puis le curé, le chantre, les enfants de chœur et le cercueil. Viennent, sur deux files, les hommes de la famille et ceux du village, suivis des femmes de la famille et du village. Les premiers voisins sont près de la famille. Cet ordre est conservé quelque soit le sexe du mort.

Pour un enfant: croix, curé, enfants de chœur, chantre et cercueil, puis les enfants, les hommes et les femmes de la famille, mélangés, puis les autres membres du cortège. Seuls les enfants d'un âge supérieur à 12 ans faisaient partie du cortège funéraire sinon ils restaient à la maison ou chez des voisins.

Andere serora préparait l'office à l'église: bougies, encens et eau bénite. C'était en fait son rôle dans toutes les offices.

La maîtresse de maison endeuillée se tient pendant un an dans l'intimité; elle évitait tout contact avec l'extérieur.

Vêtements de deuil

Femmes

1 – *Kaputxina* est un long voile noir porté pendant un an, ainsi que le jour des obsèques par les plus proches (mère et fille(s) du défunt). On portait ce vêtement à partir de 20-25 ans, une fois mariée; en revanche les jeunes filles et les femmes non mariées portaient mantelina (une mantille). On le mettait pour chaque office religieux, messe et vêpre; ce vêtement traduit un deuil récent d'un proche de la famille.

Le jour de l'enterrement on l'avancé au maximum pour se cacher le visage.

2 – *Mantoleta*: avec cape, capuchon et voile de dentelle. Il est exclusivement porté par les personnes âgées, c'est-à-dire à partir de 50-60 ans, le jour des offices funèbres et par les femmes les plus proches du défunt. Juste avant de partir de la maison, on rabattait la dentelle sur le visage et on ne le dégageait qu'au retour à la maison, après l'office.

Hommes

Ils n'avaient pas de cape. Les mariés portaient le costume sombre de leur mariage, le jour de l'office uniquement (en général il leur allait mal, il était tout étriqué). On appelait ce vêtement *kostuma belza*. Il n'y avait pas de *xamar* spécial pour le deuil.

Les enfants n'avaient pas de signe de deuil sur leurs vêtements.

Rites avec la lumière

Dans la chambre mortuaire on fait brûler une petite bougie bénie. Dans *ezkaratza* on place, de part et d'autre du cercueil, au moins quatre grosses bougies (*tortxak*) sur des bougeoirs que l'on se prêtait entre voisins.

Dans le cortège funèbre la première voisine précède les femmes en deuil de la maison, elle se place immédiatement derrière les hommes. Elle portait les *ezko*: de la famille en deuil et des quatre premiers voisins (ces quatre premiers voisins sont les plus proches, on les désigne par le terme *aizuak*); il y avait un panier spécial pour cela au village, le même servait pour tout le monde.

La première voisine surveillait ces *ezko* en veillant à la longueur de la mèche et en faisant attention à ce que le panier ne s'enflamme pas.

Certaines femmes mettaient leur *ezko* devant le cercueil et les allumaient. D'autres les mettaient derrière le cercueil, d'autres, enfin, les mettaient dans l'allée centrale de l'église. Chaque représentante de maison du village amenait le sien.

A la fin de l'office, la première voisine rendait l'*ezko* à la famille en deuil. On ne le mettait pas sur la table du repas (*kolazionea*) qui suivait.

En cas d'orage ou de tempête on allumait *ezko* tant que cela durait.

On achetait *ezko*; si on avait de la cire des abeilles on le faisait faire avec cela. Mais tout le monde n'avait pas des abeilles.

Témoin: Madame J. Urrutiaguer, témoignage recueilli par Monsieur P.Urrutiaguer. 1986.

SUNHARRETTE/ZUNHARRETA

A.1 – Présage de mort: un chien qui hurlait à la mort inquiétait: on liait souvent cela à la mort.

A.2 – Agonie: *azken hatseta*, puis vint le terme: *agonia*.

Lorsque quelqu'un était à l'agonie, on allait avertir une personne qui allait sonner la cloche de l'église. Dans le premier coup du glas toute vie cessait, on arrêta les attelages; on pria. Deux ou trois personnes venaient assister les gens de la maison. Le curé venait pour l'Extrême-Onction. Les jeunes n'assistaient jamais à la mort; on les faisait venir après pour réciter une prière.

Les mentalités étaient imprégnées de christianisme; du moment que l'on avait eu l'Extrême-Onction on devait aller au ciel. Toutefois "*Mari handi*" recouvrait une notion d'au-delà.

A.4 – Le premier voisin avertissait le curé et le médecin, le curé montait à la maison pour porter le viatique; il était précédé d'un enfant de chœur qui agitait une sonnette tout le long du chemin. Tout le monde se découvrait sur leur passage et se signait. Curé et enfant de chœur venaient ainsi, de jour comme de nuit.

La famille assistait à l'Extrême-Onction.

A.5 – Disposition de la chambre du mourant: on dispose une table recouverte d'un drap blanc sur laquelle on met un crucifix (qui pouvait être prêté par les voisins au besoin), un chandelier, et un autre sur la table de nuit.

Note: Le chandelier=*Kandera* on se le procurait ainsi: à la Semaine Sainte on allait chercher de l'eau bénite à l'église et on amenait un cierge. Le curé chauffait alors une sorte de petite boule qu'il collait dessus. Tous les ans on renouvelait le cierge (A Pâques on ramenait de l'église le pain béni, que l'on mangeait, et l'eau bénite, que l'on buvait).

On disposait également une assiette avec de l'eau bénite et un rameau de buis. Enfin on mettait *ezko* sur la table de nuit.

Note: Toutes les femmes mariées allaient à l'église avec *ezkoa*.

A.6 – On disait que l'âme se séparait du corps. On ouvrait la fenêtre lors de l'agonie, pour que l'âme aille au ciel.

A.8 – Ce sont les voisins qui vont annoncer le décès. Les premiers voisins se réunissaient à la maison du mort. On leur donnait la liste des gens à prévenir; ils se dispersaient vers les quatre points cardinaux. Mon témoin se souvient de ceci:

"Mon voisin, qui sonnait la cloche à l'église, mourut subitement devant chez lui. Il s'appela Gabriel, il était marié et n'avait pas d'enfant. Mon père, qui était son premier voisin, prit le trajet le plus long. Il est allé à pied de Sunharette à Ainharp. Il n'est revenu que le soir après avoir usé une paire de sandales; il avait fait près de 20 km à l'aller et autant au retour".

La date de l'enterrement était fixée très vite après le décès.

Note: Lorsqu'un enfant naissait on le baptisait le lendemain car s'il mourait sans baptême c'était très grave. Dans un cas désespéré, on lui faisait une croix sur le front tant qu'il avait du souffle.

Quand quelqu'un mourait on l'annonçait aux vaches (mais pas aux brebis par exemple). C'est le maître de maison qui se chargeait de cela. On dit que l'on annonçait la mort d'un homme seulement, me dit mon témoin, mais son père l'avait fait pour la mort de sa grand-mère. On couvrait les ruches d'un voile noir. Il y a des maisons où il y avait jusqu'à 40 ruches parfois. Le père et le frère de mon témoin l'ont fait. On laissait le voile 24 heures mais de telle sorte que les abeilles puissent entrer et sortir.

A.9 – Vocabulaire: le mort: *hila*; la mort: *herioa*, *heriotza*; *hil dūzū*: il est mort (ou *hil dūk*, si c'est un familier, mais jamais dans le cas d'une femme, que l'on ne tutoie jamais). Les expressions "*hil da*" ou "*hil du*" ne s'employaient pas. Enfin *he(r)ioa* n'est pas analogue à *hiltzia*. *Korpitza* désigne le cadavre, le défunt se dit *zena* (feu).

B.1, B.2 – Le premier voisin est le plus proche (et pas nécessairement en direction de l'église). Il s'occupait de tout; il soignait les bêtes et la voisine donnait à manger à tous ceux qui allaient faire les annonces de la mort. Ces derniers devaient revenir rendre compte de leur mission.

Chaque maison du village envoyait un représentant. Les femmes en particulier; elles se tenaient autour du mort, dans la chambre. Les gens venaient faire la prière, on leur apportait des chaises.

Pour l'Extrême-Onction, l'enfant de chœur apportait une petite croix (on était enfant de chœur jusqu'à la communion). La grande croix (qui servait aux processions) était apportée pour chercher le mort. Elle était portée par *hil zai-na* (ici c'était Gabriel, le "bedeau").

B.3 – On ne brûle ni le matelas ni les effets du mort.

B.5 – Lors d'un enterrement on sonnait les cloches (*hil zeinū*) depuis la maison jusqu'à l'église. La sonnerie reprenait de l'offertoire jusqu'à la mise en fosse.

B.6 – Dans la maison du mort, on parle à voix basse. Les enfants sont chez les voisins pour ne pas trop les perturber. Il n'y avait pas de nourriture spéciale.

B.8 – Le mort est dans son lit, la tête seule est découverte; dans ses mains on met un chapelet.

Le charpentier fait le cercueil. Le mort est habillé avec ses habits du dimanche; on le met dans un drap (qui n'est pas particulier), puis dans le cercueil.

La toilette funéraire était faite par les femmes. Il y avait une femme au village qui faisait les toilettes funéraires, c'était Marie Etxart. Elle avait 50-60 ans.

Note: ce prénom évoluait en fonction de l'âge. Les jeunes filles, jusqu'à 10-13 ans s'appelaient Mayi, puis Marie et, vers 60 ans, Maiá.

B.10 – Le charpentier, aidé par un homme, met le mort dans le cercueil.

B.11 – Le cercueil reste dans la chambre; il est placé sur deux tréteaux (qui servaient les jours de fête et étaient conservés au village).

B.12 – On met les deux chandeliers de chaque côté du cercueil son *ezko* dessus, ou sur une table. Chaque femme qui venait prier apportait son *ezko* et l'allumait de telle sorte que toute la pièce était illuminée (mais des femmes pouvaient venir sans *ezko*).

B.13 – On veillait le cadavre; c'était l'affaire des voisins. En fait il y a toujours du monde à la maison, on ne laissait jamais un mort seul.

B.14 – *Andere serora*: inconnue au village.

C.1 – Il n'y a pas de trajet spécial pour conduire le défunt à l'église; le *hil-bide* est inconnu (note: le témoin est du Bourg de Sunharette).

C.3 – On disait parfois une prière en quittant la maison, mais pas de pratique spéciale.

C.4 – Le convoi:

En tête vient la croix portée par le *bedeau-eliza-mithil* (puis, plus tard, par l'enfant de chœur) -en fait chaque curé avait sa façon de faire-; puis l'enfant de chœur et le curé; le corps porté par les voisins (les pieds en avant); la famille (hommes et femmes séparés). Si c'est une femme qui est morte, le mari suit le cercueil (sinon c'est la femme), précédant ses enfants. Si c'est un homme qui est mort, les hommes viennent en premier, puis les femmes (et inversement pour une femme). Les femmes portaient les *ezko*; les chandeliers restaient à la maison.

C.5 – Il n'y avait pas de fleurs ou de gerbes; elles sont arrivées plus tard, après la guerre.

Lorsqu'un convoi passait, on s'arrêtait pour le laisser passer; "on ne croise pas un mort". Les hommes enlevaient leur béret (ce qui était exceptionnel alors) et on se recueillait.

C.6 – Vêtements de deuil:

Les hommes étaient en *chamarra* (elles étaient toujours noires en Soule; ailleurs elles pouvaient être bleu plus ou moins foncé). Les jeunes avaient une *chamarra* relativement courte qui laissait voir la ceinture (quand on était vieux on allongeait *chamarra*) qui était noire à cette occasion (jusqu'à 20 ans on portait des ceintures rouges, bleues vers 35 ans et noires par la suite).

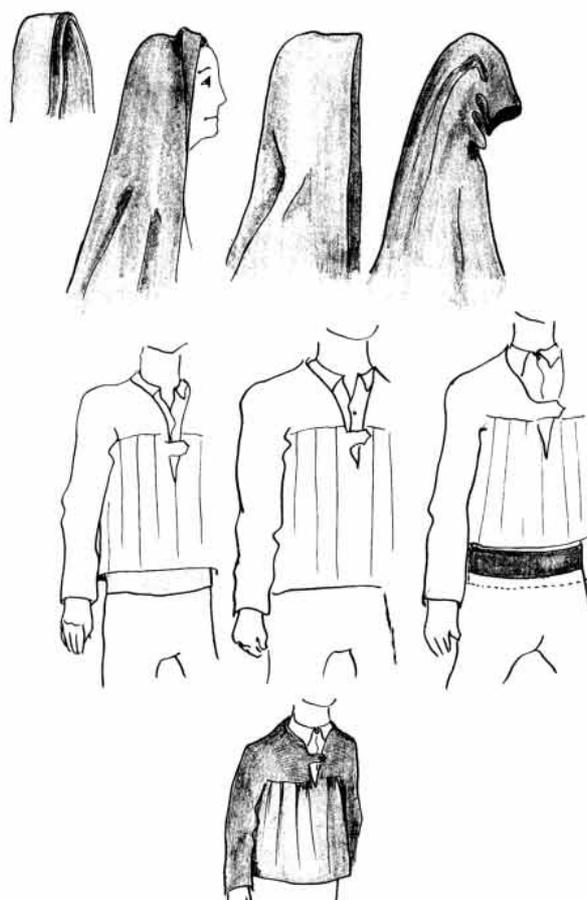


Fig. 33. Vêtements de deuil. Sunharette (S).

Les jeunes filles avaient une voilette blanche quand elles étaient petites et noire plus tard. Mariées, elles avaient une cape qui leur couvrait le sommet de la tête et descendait jusqu'aux chevilles. C'était *manta* ou *mantela* ou *kaputxina*, qui servait de vêtement de deuil, mais aussi pour aller aux messes ordinaires. Jeune mariée, la femme retournait légèrement le sommet de ce voile pour dégager son front; plus tard au contraire elle l'avancait en pointe, cachant son visage. A la fin de la messe ce voile était plié. Lors des messes d'enterrement les jeunes femmes faisaient comme leurs aînées, elles tiraient sur le bord du voile pour cacher en partie leur visage.

C.8 – Pas entendu parler de pleureuses.

C.9 – Dans l'église le cercueil était posé sur deux tréteaux; les femmes se plaçaient dans la nef, avec les jeunes filles. Les hommes et les garçons montaient aux galeries.

C.10 – Offrandes: comme à toutes les messes on apportait le pain.

Note: chaque maison désignait à tour de rôle un *giltzaiñ*, pour une durée de 3 à 6 mois. C'est un jeune d'une vingtaine d'années, il apportait du pain. Il le coupait en petits cubes que l'on mangeait à la communion, après s'être signé.

Des curés faisaient des quêtes, d'autres non.

C.12 – Le cortège assiste à l'ensevelissement fait par les voisins. Après la bénédiction et le départ du curé, on se disperse, une fois la fosse rebouchée.

C.13 – Il y avait parfois plusieurs tombes dans un *ilherrri*; ceux de la maison indiquaient la plus ancienne pour mettre le corps.

C.14 – Orientation: tête à l'ouest et pieds vers l'est.

C.15 – On revient à la maison sans ordre particulier.

C.16 – Repas: on donnait à manger aux gens du deuil car certains venaient parfois de fort loin.

Assistent au repas tous ceux qui étaient à l'enterrement: la famille, le curé et un représentant de chaque maison (le premier voisin venait avec tous ceux de sa maison).

Le repas est préparé par les voisines. On ne mange pas de viande. Voici un menu d'avant 1914: *salda* (soupe légère), pommes de terre, fromage; le café vint plus tard. Après ce fut une sorte de banquet auquel le curé mettait un terme en quittant la table.

Le curé ouvre et ferme le repas par une prière (comportant une dizaine de chapelet).

C.17 – On ne fait pas de feu devant la maison au retour du convoi.

C.18 – Le *baratz* est inconnu. Les enfants étaient mis au *ilherrri* familial; leur tombe était surmontée d'une croix de fer.

C.22 – Les domestiques, sans famille, étaient enterrés au *ilherrri* de la maison.

C.23 – Les *ilherrri* ne sont pas groupés selon un ordre particulier dans le cimetière.

D.1 – Le cimetière autour de l'église s'appelle *ilherrri*.

D.2 – Celui d'une maison s'appelle également *ilherrria*. Le cimetière est délimité par un mur bas; il est ouvert en permanence (à l'entrée il faut alors franchir une grille, posée un petit fossé, pour empêcher les animaux de pénétrer).

D.3 – Description d'un *ilherrri*: à l'ouest il y a une croix (toujours en pierre, sauf pour les enfants -elle est alors en fer- les croix en bois sont inconnues); autrefois on ne délimitait pas les tombes par une petite haie basse: la surface est marquée par un monticule où l'on enfonce des boîtes de conserve pour mettre des fleurs.

A partir de 1914 environ, des personnes aisées mirent des plate-tombes (*harri-lauza*); avant il y en avait deux ou trois au plus dans le cimetière du village.

D.3-1 – Quel que soit le monument funéraire, il est appelé *hil harria*. la croix: *kurutxia*. la tombe: *tumba*.

D.3-5 – On y met des fleurs de saison; pas de fleur spéciale. On met surtout un bouquet au pied de la croix.

C'était aux jeunes filles que revenait le travail de fleurir les tombes. Les samedis elles avaient des tâches bien précises: blanchir leurs sandales pour la messe du dimanche, faire briller les ferretas, etc. et aller au cimetière. Elles prenaient des fleurs du jardin, emportaient leurs cruches et allaient au cimetière. Là, assises sur le mur, elles passaient de longues heures et revenaient tard, la cruche sur la tête.

D.3-7 – Il y avait trois à quatre tumulus par *ilherrri*.

D.5 – Les petits enfants étaient enterrés dans le *ilherrri* de la maison; sous le préau de l'église on mettait les prêtres et des gens particuliers (par tradition?). Pas de souvenir des *jarleku*.

Les caveaux sont apparus à Tardets en premier, puis lentement, ils tendent à envahir l'arrière pays.

Avant 1920 il y avait des: stèles discoïdales, croix de pierre, de fonte et de fer (ces dernières pour les petits enfants uniquement).

D.7 – A la Toussaint, les enfants venaient nombreux au cimetière; les adultes en choisissaient un, allaient avec lui, dans l'église, réciter une dizaine de chapelet; puis ils lui donnaient de l'argent pour qu'il aille prier sur la tombe familiale.

D.10 – Il y avait une carrière à Laguinge et un tailleur de pierre à Tardets.

On repiquait les croix anciennes en effaçant les inscriptions qui surmontaient le tumulus, on mettait de nouvelles inscriptions.

D.12 – La sépulture appartient à la famille; on ne la vend pas quand on vend la maison.

D.13 – Le mot "*jarleku*" n'évoquait rien. Chaque famille avait ses chaises avec des initiales, les femmes y prenaient place. Elles avaient 3 à 4 chaises par maison.

Chaque maison avait en principe son emplacement dans la nef avec ses chaises; mais en cas d'absence n'importe qui pouvait s'y mettre.

D.15 – Les sépultures sont entretenues par les jeunes filles ou les femmes uniquement. Il n'y avait pas d'*Andere serora* ici.

Après la messe les familles se réunissent autour de leur *ilherrri*; lors des messes pour les morts les femmes s'y rendent avec les *ezko* allumés, revêtues de *kaputxina*.

D.17 – Les maisons n'ont pas de place précise, dans la nef. Pour les hommes c'est pareil, seul le chantre a sa place aux galeries. En fait les hommes, quand ils sont jeunes, se mettent au premier rang des galeries (ils voient mieux les jeunes filles dans la nef) avec l'âge ils viennent se regrouper autour du chantre pour chanter à plusieurs voix.

E.1 – La couleur du deuil était le noir. Les femmes étaient pratiquement toujours en noir, sauf l'été où les jeunes filles mettaient un corsage blanc.

Les hommes n'avaient pas de vêtement spécial; le brassard noir est arrivé après la guerre.

Ezkoa brûlait à côté de la femme, durant toute la messe. Il y avait un seul *ezko* par famille, il était porté par la mère ou la grand-mère mais pas par les jeunes filles.

Les riches avaient droit à deux chaises: une pour s'asseoir, une pour s'agenouiller, ils posaient l'*ezko* sur l'agenouilloir; les autres le tenaient sur leurs genoux.

Après la messe des morts l'*ezko* était remonté à la maison.

E.2 – Messes anniversaires: la messe de neuvaine ou *Bederatzigarrena*. A cette occasion chaque maison envoyait un représentant, en général une femme avec l'*ezko*. Pendant 9 jours, à la tombée de la nuit un représentant de la maison du mort allait à l'église avec des voisines, revêtues de *kaputxina*. Le cortège allait réciter le chapelet dans l'église, et ce en l'absence du prêtre. Aucun homme ne se mêlait à ces femmes; de même les enfants étaient exclus ainsi que les jeunes filles (sauf si la mère était empêchée). En sortant de l'église les femmes se rendaient sur la tombe et rentraient tard la nuit.

On offrait des messes pour les morts, la liste des maisons qui les offrait était lue pendant la messe, puis, affichée, plus tard.

Le dimanche après la neuvaine le curé faisait prier pour les morts et annonçait en même temps les messes à venir pour les autres morts. Dans ces listes il y avait un ordre: la famille la plus proche, puis la plus éloignée et enfin les autres. La famille donnait environ quinze messes; les autres donnaient une messe par maison. A ces messes n'assistaient que la famille et quelques voisines. *Ezko* brûlait pendant ces messes.

En conclusion, mon témoin dit: "L'homme s'exclut de ces rites funéraires. Le cimetière appartient à la femme de la maison car il n'y a qu'elle qui s'en occupe. Il appartient plus à la femme qu'au prêtre".

Complement d'information

– Son père lui avait dit "qu'autrefois (XIX^{ème} siècle) les hommes avaient des capes pour les enterrements, en Soule.

– Pour le convoi funèbre, on marche sur deux files. Derrière le cercueil vient la famille (hommes ou femmes selon que le mort est respectivement un homme ou une femme); la parenté et les voisins. Les femmes sont en *kaputxina*, sauf les jeunes filles qui portent une voilette. Les femmes de la famille ont un chapelet dans les mains; la première voisine porte un grand panier avec 4 à 5 *ezko*: celui de la maison en deuil, le sien et celui des 2 ou 3 voisins immédiats. Ce panier est conservé dans l'église du village. *Panier* et *ezko* sont placés dans la nef, derrière le cercueil, pendant l'office. Après la famille et les voisins viennent les autres: hommes puis femmes, selon le sexe du mort à nouveau. Les femmes n'ont pas d'*ezko* ici; personne n'a de vêtement de deuil. Tout ceci disparaît.

Informateur: Mr. J. Baratzabal. 1987.